25 OCTOBRE 1952

Illinois U Library

France

N° 367 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

A LES AMÉRICAINS QU'ON MÉRITE !
notre envoyé spécial
PAUL MOUSSET

★

NEGUIB
uvera-t-il l'Égypte
u communisme ?

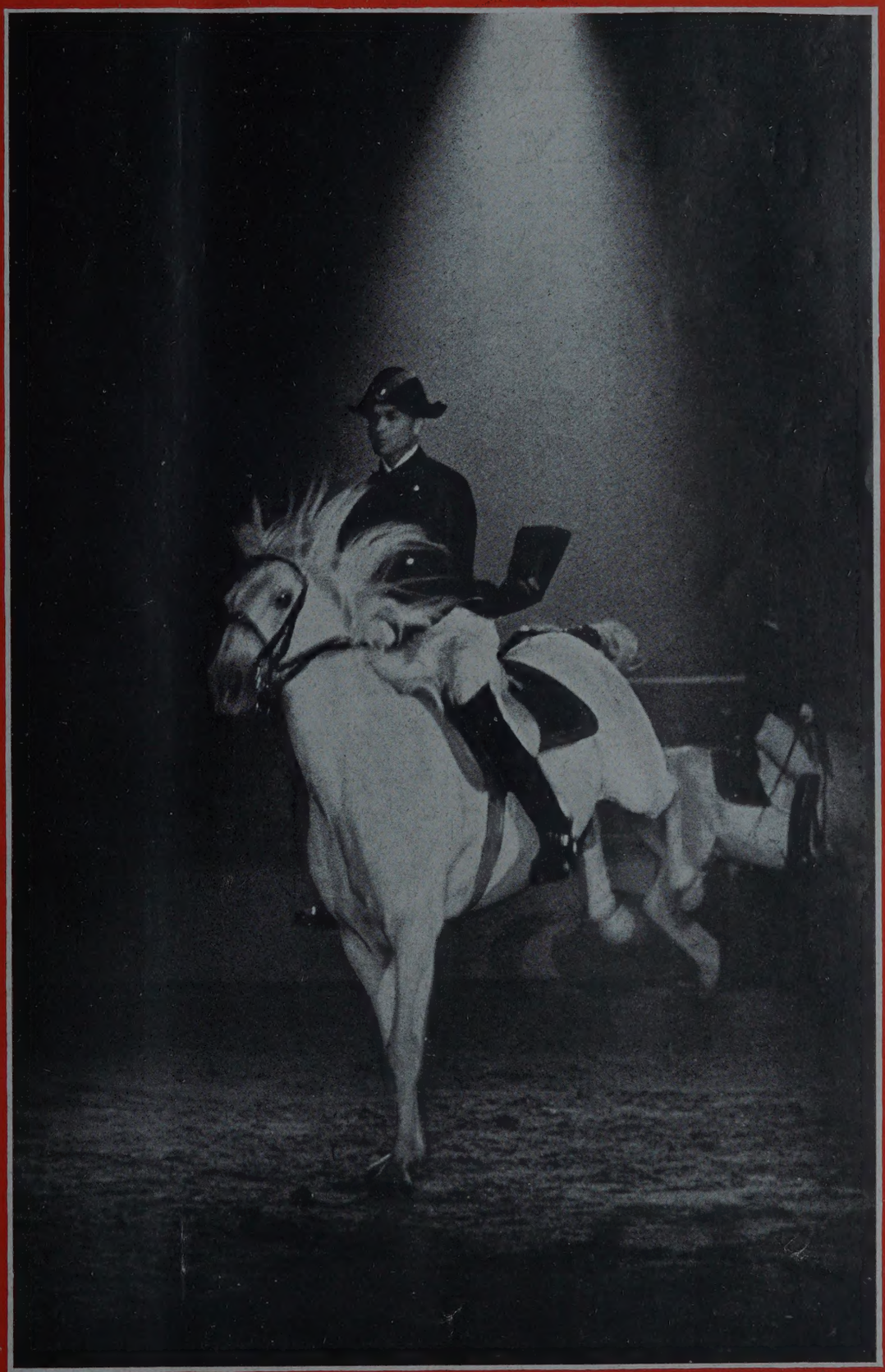
★

La bataille
de la viande
est déclenchée

★ ★ ★

CETTE SEMAINE

RANCE-ILLUSTRATION
TÉRAIRE ET THÉATRALE
olle une pièce en trois actes
UN DIEU A DORMI
DANS LA MAISON
de G. FIGUEIREDO



LES CENTAURES VIENNOIS

Le jumping a conquis droit de cité parmi les manifestations sportives populaires, et la vaste enceinte du Palais des Sports s'est emplie, cinq soirs durant, d'une foule qui s'est passionnée pour les prouesses des concurrents. Le prince Bernhard des Pays-Bas a assisté à l'une de ces soirées dont le « clou » fut la démonstration de l'Ecole espagnole de Vienne que « France-Illustration » a présentée dans son dernier numéro. Notre photo témoigne éloquemment de la maîtrise dont font preuve ces cavaliers.

Photographie
FRANCE-ILLUSTRATION
(Roger Boulet).

CHAQUE SEMAINE

ICI PARIS

"LE PLUS PARISIEN DES GRANDS HEBDOMADAIRES DE PARIS"

TIRAGE : 700.000 EXEMPLAIRES

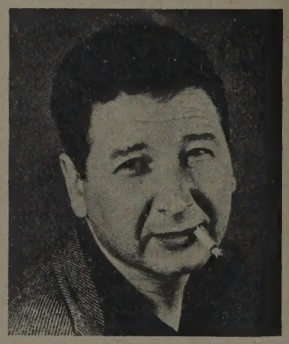
PUBLIE LES DESSINS DES MEILLEURS HUMORISTES

PEYNET

Peynet, *vu par Dubout*

BIEN que son ascendance auvergnate le destinât plutôt par essence au négoce, Raymond Peynet a eu — ce qui ne surprendra aucun de ses nombreux admirateurs — une jeunesse rêveuse. Il est vrai qu'il naquit le 16 Novembre 1908 à Paris et que sa sensibilité fut mise en éveil de très bonne heure. Peynet suivit les cours d'art décoratif à l'Ecole Germain-Pilon où il eut pour condisciples le futur compositeur Pascal Bastia et le futur acteur Alain Cuny. Il fait ses débuts dans une importante maison de publicité. Il donne son premier dessin à un hebdomadaire anglais, *The Boulevardier*, puis collabore au *Journal*, à *Ric et Rac*, au *Rire*, etc. Son talent s'épanouira après la guerre lorsqu'il réalisera de ravissantes affiches et des décors de théâtre. Peynet est un familier du Marché aux Puces où il se livre à la chasse des bibelots précieux.

GRAMBERT



AUSSI long qu'il est silencieux, aussi spirituel qu'il est volontairement effacé, Bernard Grambert est le meilleur caricaturiste de la presse actuelle. Au delà de la ressemblance purement physique, Grambert à l'art de saisir les traits psychologiques de ses victimes. Roumain d'origine, Bernard Grambert est un parisien averti et du goût le plus sûr.

Grambert, *vu par Peynet*

FAIZANT

Faizant, *vu par Peterson*

NÉ le 30 Octobre 1918 à Laroquebrou (Cantal), Jacques Faizant possède un arc multicordes. Il sait nager, piloter un avion, est ceinture bleue au Judo, tireur à la pétanque et est un virtuose de la machine à écrire. Mais chacun s'accorde à reconnaitre qu'il excelle surtout dans le dessin humoristique, C'est l'avis des lecteurs d'ICI PARIS et de ses deux fils qui se disputent ses " originaux ".

4 PAGES DE DESSINS HUMORISTIQUES DANS

● Dans un des précédents numéros de *France Illustration* nous avons déjà présenté DUBOUT, BARBEROUSSE, GAD et GUS

ICI PARIS

● **PROCHAINEMENT** : BELLUS, ALDEBERT, BADERT, HERVÉ, MOALLIC, PETERSON, PIONNIER, GUY VALLS.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

STALINE

... L'Angleterre et la France capitalistes seront contraintes de s'arracher de l'étreinte des États-Unis et d'entrer en conflit avec eux pour s'assurer une situation indépendante et, naturellement, de gros profits.

(Revue « le Bolchevik ».)

ON A LES AMÉRICAINS QU'ON MÉRITE !

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

La remise puis le rejet de la « note Dunn » illustrent de façon pénible les vicissitudes des rapports franco-américains. Depuis quelques semaines on devinait des incidents dans l'air. Une lecture attentive de la presse newyorkaise, et des journaux même qui ne nous sont pas *a priori* hostiles, montrait une nouvelle nervosité à notre égard. Non que les quotidiens d'ici parlent beaucoup, ou souvent, de la France. La campagne électorale, l'échec des pourparlers de Pan Mun Jom, la reprise de la bataille coréenne, le refus par les Russes de considérer plus longtemps comme *persona grata* l'ambassadeur américain à Moscou (et même l'arrestation, à New York, d'une jeune fille de dix-sept ans, chef d'un gang) suffisaient à alimenter les principales rubriques. S'agissait-il de notre pays ? C'était le plus souvent pour le critiquer : critiques sur certains de nos aérodromes, impropres, disait-on, à l'envol d'avions à réaction ; critiques sur l'insuffisance de notre effort militaire. Sans faire preuve d'une susceptibilité maladive, on regrettait aussi de légers coups de griffe à notre endroit, dont les auteurs eussent pu se dispenser. On déplorait, par exemple, qu'un journaliste, s'indignant du réquisitoire dressé contre les Etats-Unis par Mme Joséphine Baker dans un quotidien de Buenos-Aires, insistât sur le fait que l'actrice noire « avait épousé une série de Français » et « était d'ailleurs citoyenne française ». Quand un spécialiste de la politique étrangère aussi respectable que M. William Philip Simms exprimait, dans un article du *New York World Telegram*, sa tristesse que « la France soit peu connue aux Etats-Unis, et les Etats-Unis peu connus en France », on ne pouvait s'empêcher de sentir la phrase lourde d'implications. Là-dessus, et après que Paris eut refusé toute discussion à l'O. N. U. des questions nord-africaines, vinrent se greffer des éditoriaux (tel celui du *New York Times* du 8 octobre) tournant autour de ce thème : « Les Français doivent bien se convaincre qu'en fin de compte leur attitude présente — envers Marocains et Tunisiens — ne triomphera pas. La sagesse leur conseille de venir le plus tôt possible à résipiscence. » A dire vrai, on ne nous attaquait point. Tout au plus nous mettait-on en garde contre une politique à laquelle la grande masse américaine refuse son agrément. Qui sait lire entre les lignes, quiconque a

surtout des conversations fréquentes avec des Américains responsables n'ignorait pourtant point la menace d'une tension prochaine. Il semblait inévitable que, du côté américain, le ton montât bientôt, autant *sous l'influence d'une opinion parfaitement au courant d'une certaine campagne antiaméricaine sévissant en France* que sous l'impulsion de doctrinaires d'autant plus ardents à faire prévaloir leurs vues dans des délais très brefs qu'ils n'ont point l'habitude de se heurter à une opposition déclarée.

COMMENT LES QUOTIDIENS AMÉRICAINS PRÉSENTÈRENT L' « AFFAIRE » A LEUR PUBLIC

Telle était, en gros, la situation au matin du 10 octobre. Ce fut alors qu'en ouvrant leurs journaux les Américains apprirent avec étonnement le refus par M. Pinay d'une note remise par l'ambassadeur Dunn à M. Félix Gaillard.

Sur la genèse du « différend » (selon certains), de la « querelle » (d'après d'autres), pas de divergence. Le 8 août dernier, écrivait-on, M. Pinay, soucieux d'établir ses prévisions budgétaires, adressait à l'ambassade américaine une lettre par laquelle il s'informait de l'aide financière américaine à la France en 1953. (Notons à ce propos les difficultés inimaginables, connues de trop peu de gens, découlant de la non-concordance des années fiscales américaine et française.) La France, demandait M. Pinay, pouvait-elle compter sur une somme de 650 millions de dollars, se décomposant ainsi : 150 millions, promis au printemps dernier pour l'Indochine ; 500 millions de « soutien de défense » ? Cela, sans préjudice des commandes *off shore,* des sommes dépensées en France par l'armée américaine, des armements envoyés directement par les U. S. A. à l'armée française. Par le truchement de son ambassadeur, Washington répondait en substance, le 6 octobre, que les coupes sombres effectuées par le Congrès dans les demandes d'aide financière présentées par les pays étrangers l'empêchaient d'accorder dès maintenant les 650 millions de dollars auxquels M. Pinay faisait allusion. En revanche, les Etats-Unis promettaient un minimum de 525 millions et s'engageaient à verser davantage s'ils pouvaient disposer d'autres fonds avant la fin de leur année fiscale, en juin 1953. A cette réponse était joint un mémorandum, qualifié de « note explicative » par le Département d'Etat, note ou mémorandum dont les termes parurent à ce point inadmissibles à M. Pinay que, convoquant l'ambassadeur Dunn à la présidence du Conseil, il lui rendit le document. Du consentement unanime des informateurs américains, la friction entre les deux gouvernements ne provenait donc pas de la réduction du chiffre sollicité par Paris, mais bien du mémorandum.

Que contenait celui-ci ?

PREMIÈRES RÉACTIONS : MALAISE CHEZ LES AMÉRICAINS, APPROBATION PRESQUE GÉNÉRALE DES FRANÇAIS RÉSIDANT AUX U. S. A.

Devant le silence des milieux officiels américains, les journalistes durent se borner à des conjectures. On leur révéla pourtant ceci : d'après le rédacteur de la note, l'augmentation de la somme allouée par l'administration à la France dépendrait d'un effort militaire supplémentaire de notre part, et aussi, et surtout, de réformes intérieures (dont la réforme fiscale), de nature, selon lui, à assurer au budget français plus de cohérence. Beaucoup de gens de presse américains n'ajoutèrent pas foi d'emblée aux affirmations du State Department : que le mémorandum n'avait nullement entendu subordonner un geste nouveau de Washington à l'adoption par la France des thèses américaines sur l'avenir de la Tunisie, du Maroc, ainsi que sur d'autres questions diplomatiques en litige. Et certains milieux officiels ayant déclaré que le mémorandum ne souhaitait qu'un emploi judicieux des fonds « dans le meilleur intérêt de l'alliance atlantique », des commentateurs en conclurent aussitôt : « Autrement dit, les Etats-Unis ne désirent pas voir cet argent consacré à des fins purement nationalistes, telles que le renforcement de la position française en Afrique du Nord. » Quoi qu'il en soit, si l'on considère les seules réactions américaines initiales à l'attitude adoptée par M. Pinay (dont la popularité n'avait cessé, au cours des derniers mois, de grandir aux Etats-Unis), on doit reconnaître que, passé le premier moment de très réelle surprise, plusieurs tendances se sont révélées en Amérique pendant la journée du 10 :

Un malaise, assez informulé, provenant du sentiment d'avoir, en plusieurs circonstances, traité la France de façon quelque peu cavalière et d'avoir oublié son véritable visage ;

Une crainte, qui, elle, perce souvent, qu'un rafraîchissement des relations avec la France ne finisse par entraîner des conséquences graves et ne mette en péril la défense occidentale ; le souhait, chez beaucoup, d'une solution rapide de l'incident et le désir qu'on en parlât le moins possible, afin de l'oublier au plus vite ;

L'impression qu'en agissant comme il l'a fait M. Pinay a obéi à des considérations d'ordre intérieur et répondu au dernier discours du général de Gaulle.

Cela, chez les Américains. Du côté des Français habitant depuis longtemps New York, le raidissement (« le coup de barre », a dit quelqu'un) de M. Pinay a rencontré une approbation presque générale. Pour citer un mot, que l'auteur de ces lignes se gardera de prendre à son compte : « On a les Américains qu'on mérite. » Or il paraît évident à beaucoup que, s'ils sont volontiers enclins à faire profiter les pays étrangers de leur expérience, les Américains n'éprouvent pas de mésestime pour quiconque, sûr de son fait, n'hésite pas, le cas échéant, à proclamer ses droits. D'autres, au courant de la vie politique parisienne, estimaient fâcheux que, par la faute des circonstances et de nos difficultés matérielles, le conseiller financier américain à Paris, M. Tomlison, se voie, depuis quatre années, attribuer une importance très supérieure à celle normalement attachée à ses fonctions. Enfin, quelques-uns de nos véritables amis d'outre-Atlantique, peinés d'erreurs psychologiques impossibles à imputer à la France, se sont réjouis de la volonté ainsi marquée par notre pays de ne pas jouer les protectorats.

QUE CES RÉACTIONS PREMIÈRES NE FAVORISENT PAS TROP DE CONCLUSIONS HATIVES

L'expérience a prouvé que politique intérieure et politique extérieure sollicitent l'Américain de façons très différentes. Chez lui il s'inclinera devant des échecs qu'il n'admettra pas au dehors. Il lui arrive même de se réhabiliter à ses propres yeux de fautes commises sur son territoire par des succès diplomatiques remportés dans une capitale étrangère. Sa défiance à l'égard des autres peuples, le manque de perspective historique caractérisant, dans le domaine international, la conduite de Washington font que dans les relations d'Etat à Etat les U. S. A. redoutent toujours d'être dupes. *S'imaginer qu'une manifestation de fermeté de notre part aura pour effet la mise en sommeil de problèmes dont la solution qu'on prétend nous imposer nous heurte serait puéril.* Le chaos dans lequel elle découvre le monde, l'existence d'un pays dont la force lui apparaît susceptible d'égaler, sinon de dépasser la sienne propre poussent l'Amérique — on l'a déjà dit — à une réaffirmation des grands principes auxquels elle a dû sa croissance. A la menace d'une anarchie risquant de bouleverser la planète elle oppose un remède — son remède, le seul — l'institution des Nations Unies, et se sent portée à taxer de sacrilège toute nation qui entend se soustraire à la médication de l'O. N. U. Or, pour des motifs, fort enchevêtrés, dont la liste serait longue, elle estime nos différends avec la Tunisie et le Maroc de la compétence des Nations Unies, et cela d'autant plus que, ayant âprement soutenu les Israéliens à diverses époques, *elle désire maintenant se concilier un monde arabe dont la puissance lui a longtemps échappé.* Les arguments, lus ou entendus ici, presque quotidiennement, en ce qui concerne le Maroc ? Ils se résument à ceci : « Terriblement affaiblie par la seconde guerre mondiale et par le coût du conflit indochinois, la France s'accroche désespérément à son protectorat marocain. En souvenir de ce qu'elle y a accompli et mesurant l'intérêt que portent d'autres nations à ce pays, elle considère que son prestige national est en jeu. Sans doute aimerait-elle, au pire, incorporer Maroc et Tunisie dans cette construction de l'esprit que demeure jusqu'à présent l'Union française. Possible en 1945, la réalisation de ce vœu ne l'est plus en 1952. Forts de l'exemple de l'Inde, de l'Indonésie, de la Birmanie, les nationalistes marocains ne veulent plus d'une autonomie dans le cadre de l'Union française. Seule les satisfera l'indépendance complète. Au rebours de ce que prétendent les Français, le sultan et les nationalistes s'estiment parfaitement capables de se gouverner eux-mêmes, sous réserve de faire appel, comme le Pakistan à l'égard des Anglais, à des techniciens et à des experts venus de France.

» A tout le moins exigent-ils dès maintenant une promesse d'indépendance prochaine, la France continuant, durant la période intermédiaire, à assumer sous un contrôle international les devoirs d'une puissance protectrice. Cela afin de réparer les omissions du passé et d'entraîner de façon intensive les Marocains au *self-government.* Aucun autre moyen n'existe de faire du Maroc un Etat capable de renforcer les défenses occidentales, au lieu de constituer pour elles, comme c'est le cas à présent, une menace... »

Dans la moins favorable des hypothèses, M. Pinay aura, semble-t-il, rappelé nos accusateurs à quelque modération.

« Donnez-moi six mois pour reconstruire l'Égypte », a déclaré le général Neguib. Une véritable ferveur populaire soutient aujourd'hui son expérience. Dans les villes et les villages Neguib est l'objet de manifestations d'enthousiasme indescriptibles. Mais déjà se font jour, dans son entourage et parmi les Frères musulmans, qui soutinrent l'avènement du général, des ambitions troubles.

VAINQUEUR DE FAROUK ET DE NAHAS

LE GÉNÉRAL NEGUIB SAUVERA-T-IL L'ÉGYPTE DU COMMUNISME ?

PAR RENÉ BRANELLEC

La révolution égyptienne a trois mois. Seule la succession rapide des faits a souligné jusqu'à présent le caractère révolutionnaire d'une période durant laquelle l'ordre public n'a jamais été gravement menacé. Du 23 au 26 juillet, pendant le renversement de Farouk, quelques salves de mousqueterie ont eu raison de la résistance des gardes du roi. Selon le général Neguib, il y eut alors deux morts et six blessés en tout et pour tout. Avec les victimes des émeutes de Kafr-el-Dawar et les deux condamnations à la peine capitale prononcées contre leurs principaux exécutants, la révolution aurait ainsi coûté moins de vingt morts.

Pourtant, en quelques semaines l'Egypte a assisté à une transformation radicale de sa structure interne. Commencée avec l'épuration et la réforme agraire, elle s'est poursuivie par la lutte victorieuse de l'armée contre les vieilles formations politiques. Rien ne semble donc pouvoir désormais s'opposer au général Neguib. La masse des fellahs le suit, les ouvriers des villes l'acclament, l'université applaudit, les pachas, après quelques timides réactions, cherchent à se faire oublier et les partis s'inclinent devant l'homme fort qui a réussi un « doublé » que nul d'entre eux n'eût même rêvé d'entreprendre : sur le roi et sur Nahas, les deux piliers de l'Egypte constitutionnelle.

Le roi, descendant de la lignée fondée par le prestigieux Méhémet Ali, qui libéra pratiquement l'Egypte de la domination ottomane, avait suscité des espoirs immenses au début de son règne. Il avait pour lui la jeunesse, une vitalité et une intelligence extraordinaires, la volonté de réaliser de grandes réformes économiques et sociales. Il s'était penché sur le sort des fellahs

et des ouvriers, avait créé des villages modèles, des usines, des centres d'instruction populaire. Le califat même semblait à sa portée grâce à l'amitié de son puissant voisin le roi Abdul Aziz Séoud. Et l'Egypte approuvait cette ambition qui lui promettait puissance et prestige parmi les pays islamiques, dont elle paraissait destinée à prendre la tête.

LA ROYAUTÉ ÉGYPTIENNE EST MORTE DE PARALYSIE

NAHAS, continuant l'œuvre de Zaghloul pacha, avait fait accéder son pays à une vie politique de forme moderne. Il incarnait la résistance à l'emprise étrangère et à toute tentative de la monarchie de restaurer l'absolutisme de son pouvoir. Les deux hommes s'équilibraient. Il en pouvait résulter le plus grand bien, il en est sorti la révolution. C'est que l'équilibre avait abouti finalement à la paralysie complète. Farouk détestait Nahas, qui le lui rendait avec usure. Le souverain avait cru, dans la fougue de la jeunesse, supplanter aisément le Wafd dans le cœur de la masse. Il s'aperçut trop tard que Nahas arrivait toujours à dresser entre lui et le peuple un mur infranchissable. Sa tactique dès lors consista à « user » le leader wafdiste dans l'exercice du pouvoir, à le compromettre. Il y réussit parfois. Mais Nahas, jouant le même jeu, avait lui aussi « usé » et compromis le roi en de plus fréquentes occasions. Dans cette lutte de subtilité opposant deux hommes, le bien commun était en définitive totalement oublié. Le régime aboutissait, dans des débauches de finesse, au piétinement. Aucun des deux adversaires, entièrement absorbé par son souci d'abattre l'autre, ne s'en avisait. Aux moments où ils en prenaient conscience, devant les obstacles sans cesse plus grands qui s'opposaient au retour à une politique saine et constructive, tous deux, voyant clairement l'impasse où ils s'enfonçaient, cherchaient le secours de dérivatifs désespérés qui leur faisaient gagner un peu de temps ; naissaient alors les mouvements xénophobes, se développaient les tendances messianiques : libération des populations musulmanes d'Afrique du Nord, bruyant appui donné aux leaders nationalistes palestiniens, marocains, tunisiens... Nul, dans l'entourage des puissants, ne se faisait illusion. Le régime jetait ses derniers feux avant de mourir. Et tous ceux qui étaient à même de profiter des ultimes moments de répit se remplissaient les poches.

Cela explique l'aisance et la totalité du triomphe de Neguib. Or qui connaissait, à part l'armée, ce général de cinquante et un ans ?

NEGUIB A PRIS LA TÊTE D'UNE CONJURATION QUI CHERCHAIT UN HOMME

IL a la taille moyenne, le visage glabre, buriné, le teint brun, étant de mère soudanaise, des sourcils noirs, un regard vif, mobile, exprimant la gaîté, l'amour passionné de l'Oriental pour les êtres et les choses, l'énergie, la droiture.

Aucun souci d'élégance. C'est le type de l'officier d'origine modeste, à l'uniforme un peu défraîchi, grand fumeur de pipe et qui a fait carrière dans les camps et non dans les salons. Marié, il a six enfants, dont quatre filles et deux garçons. Il est issu, tout comme Nahas, de la bourgeoisie moyenne rurale, qui a fourni à l'Egypte ses meilleurs exploitants agricoles, ses officiers de talent et ses fonctionnaires intègres, les seuls qui ne fussent pas corrompus et dont le patriotisme restait intact. Pour ébranler le loyalisme de cette classe il fallait beaucoup d'abus. Elle était par nature la garante de l'ordre établi, le soutien fidèle de la monarchie. Son libéralisme était tempéré par un respect traditionnel des valeurs sentimentales et idéologiques profondément enracinées dans sa foi religieuse.

La guerre avec Israël dévoila d'un coup les terribles faiblesses d'un régime qui, avec une tragique impudence, trafiquait sur le sang des meilleurs de ses soutiens. Pour beaucoup d'officiers ce fut une amère et décisive expérience. Ils se voyaient livrés à la fantaisie des personnages les plus falots et les plus incompétents de la cour. Ils touchaient du doigt la corruption. Une organisation secrète de l'armée, ayant à sa tête les commandants Anwar Sadat et Rachad Mehanna, se forma. Neguib, d'abord tenu à l'écart parce que les jeunes officiers révolutionnaires suspectaient les officiers supérieurs, fut finalement pressenti. On l'avait vu se mettre en lutte ouverte avec l'état-major général ; son prestige militaire s'appuyait sur deux brillantes opérations qui avaient empêché l'échec de l'armée égyptienne de se transformer en désastre. Et en dehors de ses qualités de caractère et de tacticien il possédait une vive intelligence, enrichie par un insatiable appétit de connaissance. Il ne s'était pas borné à approfondir son instruction militaire théorique et pratique. Profitant de ses moindres loisirs, il avait passé une licence en droit, un doctorat d'économie politique, s'était familiarisé avec les langues anglaise, française, allemande, italienne. Peu avant le coup d'Etat de juillet dernier, en compagnie de quelques lieutenants et capitaines, il avait entrepris l'étude de l'hébreu. Tout cela justifiait la décision du Comité de l'armée de mettre à sa tête le seul général qui lui avait paru digne de figurer parmi les rénovateurs de l'Egypte.

LA PAYSANNERIE ÉGYPTIENNE DOIT SAUTER DU MOYEN AGE AU XXe SIÈCLE

C'EST donc un homme solide, préparé aux grandes tâches et jouissant de la confiance quasi unanime de l'armée qui se trouve aujourd'hui au pouvoir.

Sous son impulsion la réforme agraire, que n'avait su réaliser aucun des vieux partis politiques, a été adoptée.

La population rurale d'Egypte compte quatorze millions d'âmes (les trois quarts de la population totale) vivant sur un peu plus de 3 millions d'hectares cultivés. Les douze mille six cents propriétaires se partageaient un million d'hectares, et, parmi eux, soixante et un possédaient chacun en moyenne 2.200 hectares. A l'inverse, deux millions trois cent mille petits propriétaires devaient se contenter de 880.000 hectares. La plupart des fellahs vivaient dans les « ezbah », hameaux dépendant de quelque grand domaine. Tout le matériel, la majeure partie du cheptel et des maisons appartenaient aux propriétaires des « latifundia ». Le fellah était lié à la terre comme l'était le serf de notre moyen âge. Aussi méprisé que celui-ci, il subissait sous les formes les plus rudes la volonté de son maître. Le fouet réglait couramment les rapports entre ouvriers agricoles et chefs de culture. Wafdistes, saadistes ou libéraux, les grands propriétaires, tout-puissants au parlement, formaient toujours à point nommé une coalition compacte opposée à toute réforme substantielle. Si le saadiste Nokrachy pacha échoua en 1947, lorsqu'il voulut augmenter le taux de l'impôt foncier, Nahas ne fut pas plus heureux, en 1951, en soumettant à une majorité wafdiste une initiative de même nature.

La preuve était ainsi faite qu'à l'intérieur du régime parlementaire tel qu'il fonctionnait alors aucune chance n'existait de voir apporter des réponses valables aux questions essentielles.

Neguib et le comité de l'armée ont limité les propriétés à 90 hectares. Mais le morcellement de la terre ne résout rien en lui-même et peut éventuellement compliquer le problème. Celui-ci réside avant tout dans le relèvement du niveau de vie, lié à une intensification des productions agricole et industrielle.

La dépense quotidienne minimum d'une famille ouvrière égyptienne de quatre enfants étant estimée à 500 francs, son revenu réel est à peine de 300 francs.

L'intensification de la production, qui seule permettrait d'améliorer le niveau de vie, n'est possible qu'avec des moyens techniques et financiers qui n'existent pas encore. L'Egypte possède actuellement un tracteur pour mille exploitations. Et non seulement les tracteurs manquent ainsi que tout le matériel accessoire, mais les techniciens font défaut.

Le gouvernement Neguib a évalué à 200 milliards de francs les premières dépenses nécessitées par la réforme agraire. En fait, on assure qu'il faudrait investir 1.000 milliards par an pendant cinq ans pour aboutir à un résultat satisfaisant.

De plus, certains experts expriment un doute concernant la possibilité pour les petits domaines nouvellement créés de continuer dans de bonnes conditions la culture des cotons à longue fibre, élément essentiel de la balance commerciale égyptienne.

LES « FRÈRES MUSULMANS » PRENNENT-ILS LEURS MOTS D'ORDRE A MOSCOU ?

MAIS il ne s'agit là que de difficultés techniques. Elles seront surmontées plus aisément sans doute que les obstacles politiques. A peine Neguib l'emporte-t-il, de façon décisive, semble-t-il, sur Nahas et le vieux parlementarisme que de nouvelles ambitions personnelles et surtout des intérêts obscurs s'agitent autour de lui.

L'ex-roi Farouk n'hésite pas à affirmer que les « Frères musulmans », dont le rôle lors du coup d'Etat de juillet n'est pas douteux, en dépit des démentis officiels, sont largement tributaires de Moscou. Dans le même temps se manifestent les signes de l'agitation profonde qui règne dans cette association, dont les membres se comptent plus de deux millions. Leur guide suprême, Hassan el Hodeiby, refusant de prendre la responsabilité d'une participation déclarée de la confrérie à la vie publique, démissionne. Peu après le colonel Rachad Mehanna, l'un des trois membres du conseil de régence et l'un des principaux fondateurs du comité de l'armée, est relevé de ses fonctions. Le général Neguib a déclaré que Mehanna semait la discorde dans l'armée, laissant entendre qu'il poursuivait des buts personnels. Mais il se trouve que Mehanna, tout en étant considéré comme « Frère musulman », avait récemment pris des mesures rigoureuses contre des fauteurs de troubles de la confrérie.

L'accusation de l'ancien souverain prend ainsi un singulier relief. Assiste-t-on actuellement à l'élimination des éléments modérés ou conservateurs des Frères musulmans et à la prise des leviers de commande de cette association par la fraction marxiste ? Quelle est l'exacte position du général Neguib dans ce conflit ?

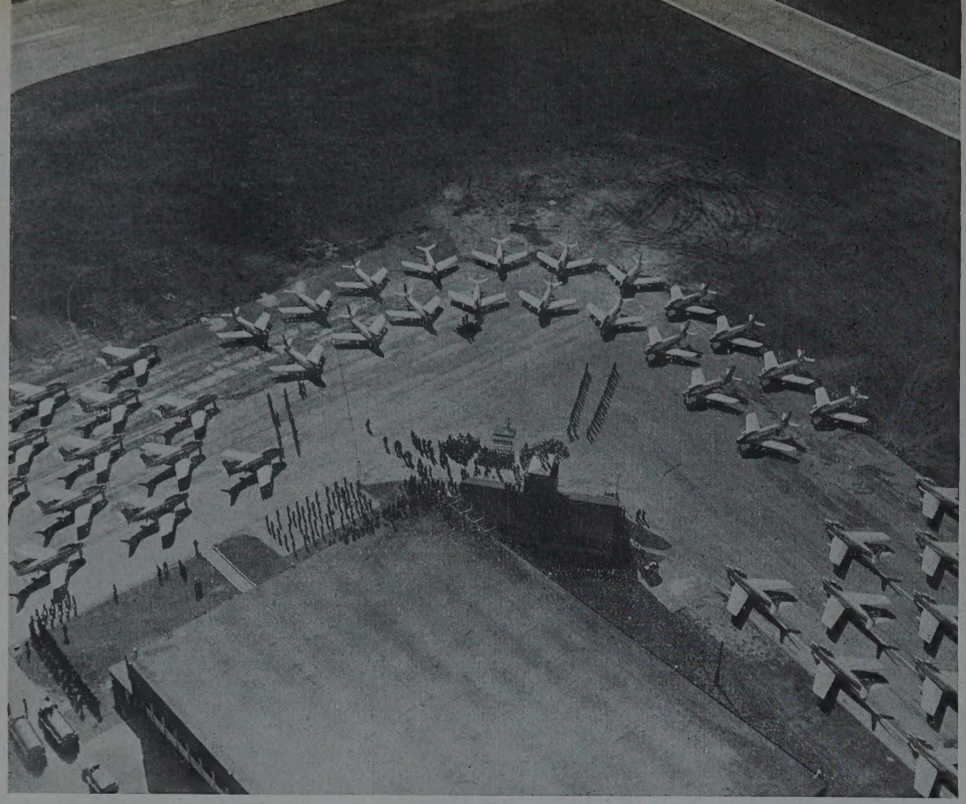
On note avec intérêt le démenti opposé par Abdel Kader Auda, nouveau président des Frères musulmans, aux accusations formulées par l'ex-roi. M. Auda affirme que jamais la confrérie n'a reçu de subsides des agents soviétiques. « Les principes de l'Islam, a-t-il dit, sont un rocher sur lequel se brisent les efforts communistes en Orient. »

Le deuxième membre du Conseil de Régence, Bahieddine Barakat, se solidarisant avec le colonel Rachad Mehanna, a démissionné. Seul et dernier régent, le prince Abdel Moneim a prêté serment.

Nul ne peut encore prédire ce qui se passera en Egypte dans les mois qui vont venir. L'avènement des extrémistes égyptiens créerait une situation très grave en Proche et Moyen-Orient. Déjà le concours financier de l'Occident, qui seul permettrait de réaliser les réformes de l'économie que le coup d'Etat de juillet a rendues plus urgentes et indispensables que jamais, risque d'être retardé. L'incertitude que fait peser sur le sort de l'Egypte l'attitude troublante des Frères musulmans en sera à coup sûr la cause. Et l'on a l'impression que les mêmes forces contre lesquelles se brisa la bonne volonté première de Farouk menacent aujourd'hui Neguib.

JUSQU'OU LE PETIT PEUPLE SUIVRA-T-IL SON NOUVEAU MAITRE ?

AUX QUATRE



DES « SABRE » CANADIENS POUR LA DÉFENSE DE L'EUROPE

L'arrivée de la première des cinq escadres de chasse destinées par le Canada à la défense de l'Europe et son installation sur une de de nos bases aériennes ne peuvent laisser indifférents les Français, qui n'oublient pas combien sont forts les liens sentimentaux qui nous attachent aux descendants de nos pionniers en terre canadienne.

Ces liens, S. E. le général Vanier, ambassadeur du Canada en France, les a évoqués en accueillant à Grosquentin, près Metz, les soixante-trois chasseurs à réaction « Sabre » qui ont traversé l'Océan (*via* le Groenland, l'Islande et l'Ecosse) pour venir rejoindre, au sein de la 4e Tactical Air Force de l'armée atlantique, la 12e Air Force américaine et la Ire division de l'Air française. Le commandant de cette division, le général Jouhaud, représentant M. Montel, se trouvait, ainsi que de nombreux autres officiers alliés, aux côtés du général Norstad, commandant du secteur Centre-Europe, pour souhaiter la bienvenue aux aviateurs.

A L'EST, ALIGNEMENT !

En bons disciples, les communistes allemands de la zone orientale s'alignent de plus en plus sur l'U. R. S. S. La « police du peuple » est entraînée selon les méthodes en usage dans l'armée rouge. Les effigies géantes derrière lesquelles six mille de ces « policiers » berlinois ont défilé au pas de parade sur la place Marx-Engels, à l'occasion du troisième anniversaire de la « République populaire allemande », se succédaient dans l'ordre suivant : le généralissime Staline en tête, suivi de Nikolaï Chvernik, président de la République des Soviets, et de... Wilhelm Pieck, président de la République de l'Allemagne orientale.

UN GRAND AMI DE LA FRANCE : LE CAÏD HADJ EL AYADI

Chef de l'importante tribu des Behana, à Marrakech, le caïd Hadj el Ayadi compte parmi les plus ardents amis de toujours de la France, qui l'a fait grand-croix de la Légion d'honneur. Au cours d'une réception tout intime, le président Edouard Herriot, assisté de MM. André Cornu, Tony Revillon (ci-dessus) et André Morice, a remis au grand chef marocain un ouvrage dédicacé par le président de la République, les présidents des assemblées, le chef du gouvernement et nombre de personnalités politiques.

UNE RÉCEPTION EN L'HONNEUR DE S.M. BAO DAÏ

Au moment où le retour de la saison sèche rallume les opérations au Vietnam, les conversations que vient d'avoir à Paris S. M. Bao Daï prennent toute leur importance. Reçu par le président Auriol, l'empereur a été également, au cours d'une brillante réception, l'hôte de M. Letourneau.

Les rapports, empreints d'une grande cordialité, qui unissent les deux hommes sont un élément important de la bonne entente franco-vietnamienne et faciliteront la tâche du ministre des Etats associés dans la tournée d'inspection qu'il a entreprise en Indochine en compagnie de M. de Chevigné.

OINS DU MONDE...

DES MARCHES DU TRÔNE AU MARIAGE ROTURIER

DÉLAISSANT la cour impériale et ses fastes, la princesse Yori, fille de l'empereur Hiro Hito, est devenue, de par les liens du mariage, Mme Atsuko Ikeda. Son époux, fils de l'ex-marquis Ikeda, qui après avoir compté parmi les plus puissants féodaux du Japon impérial renonça démocratiquement à son titre, n'en reste pas moins fidèle aux traditions.

On le voit procéder, en présence de prêtres shintoïstes, au rituel lavage des mains qui, au Japon, précède la cérémonie nuptiale.

L'EUROPE AURA SON LABORATOIRE ATOMIQUE

LES nations du Vieux Continent vont pouvoir conjuguer leurs efforts et confronter les résultats déjà acquis en matière de recherches nucléaires. Un centre atomique européen va en effet être édifié. L'emplacement choisi (ci-dessus) est situé en territoire suisse, dans le canton de Genève, à proximité immédiate de l'aéroport international de Cointrin et de l'importante usine hydroélectrique de Verbois. Est-il besoin de dire que ce centre, installé dans un pays traditionnellement neutre, ne se préoccupera que des utilisations pacifiques de l'énergie atomique ?

AUX ÉLECTIONS BELGES LE VENT A TOURNÉ

AUX récentes élections communales belges un gros effort avait été déployé par les partis rivaux afin d'amener aux urnes le maximum de votants, y compris les impotents (ci-dessus). Le parti ouvrier belge a pris une revanche de son échec aux dernières élections législatives en conquérant un nombre important de mandats municipaux, au détriment des chrétiens-sociaux et des communistes, ces derniers littéralement écrasés. Les pertes enregistrées par le parti social-chrétien mettent désormais en posture délicate le gouvernement Van Houtte. Et les socialistes vont poursuivre une campagne active en faveur d'élections législatives brusquées.

INÉGALITÉS... LÉGALES

BIEN qu'elle ait voulu rassurer les locataires justement alarmés par les spéculations et les manœuvres diverses auxquelles donnent lieu les ventes d'immeubles par appartements, l'Assemblée nationale a laissé subsister un certain nombre de catégories privilégiées qui peuvent exercer immédiatement et sans aucune condition leur « droit de reprise ». Il s'agit essentiellement des fonctionnaires mis à la retraite et même de tous les anciens salariés du secteur privé qui étaient logés par leur administration ou par leur employeur et qui, se rendant acquéreurs d'un appartement, peuvent sur-le-champ en expulser les locataires et s'installer à leur place.

Du jour au lendemain des pères de famille nombreuse, des malades, des vieillards, de grands invalides peuvent être ainsi jetés à la rue sans qu'ils aient seulement le droit d'exiger un local de remplacement.

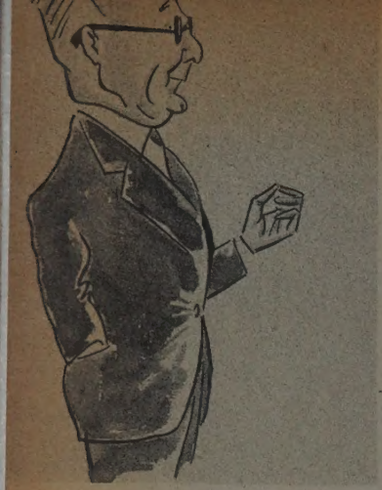
Un avantage vient d'être certes accordé par le législateur au locataire en place, qui, en règle générale, pourra se substituer au tiers acquéreur éventuel. Mais, dans bien des cas, cet avantage sera purement illusoire, car le locataire impécunieux n'aura pas la faculté de solliciter du Crédit Foncier le prêt nécessaire. D'autre part, il risquera toujours de se heurter aux exceptions signalées plus haut.

De telles discriminations entre Français également méritants, mais inégalement fortunés, suscitent des protestations souvent légitimes. Peut-on, d'autre part, considérer qu'un citoyen acquiert des droits spéciaux à la propriété immobilière du fait que pendant la plus grande partie, voire la totalité de sa carrière, il a été logé par une administration d'Etat ou une entreprise privée ?

Il y a là matière à des abus évidents, qu'il est encore au pouvoir du Conseil de la République de prévenir et de corriger.

L'ASSEMBLÉE DE L'O. N. U. « ESSUIE LES PLÂTRES »

DÈS l'ouverture de la septième session de l'Assemblée générale de l'O. N. U., les représentants des Nations Unies ont dû se familiariser, non sans peine, avec les nouvelles installations du vaste gratte-ciel qui, avec sa quarantaine d'étages, surplombe l'East River, à New York, et dont la conception architecturale a suscité, autant que la décoration intérieure, des appréciations fort diverses parmi les délégués.



M. CHARLES BRUNE

« Nous avons fait disparaître une mystique selon laquelle les dirigeants communistes étaient intouchables... »

M. MARTINAUD-DEPLAT

« La justice devra examiner de près les activités d'un parti travaillant au profit d'une nation étrangère... »

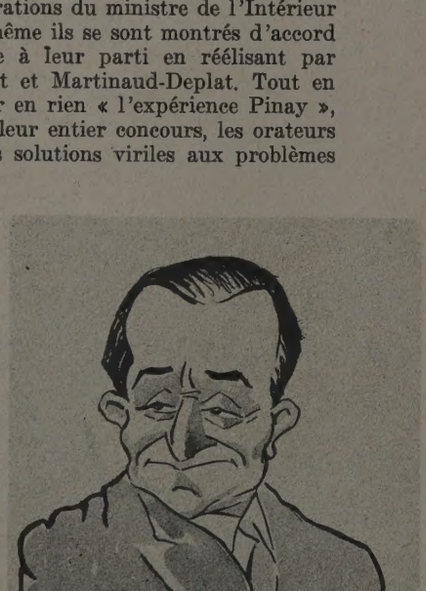
UN GRAND CONGRÈS

On se plaint, non sans quelque raison, de la qualité des débats parlementaires et de l'absence au Palais-Bourbon de ces larges confrontations d'idées qui, naguère, honoraient la tribune française. C'est un reproche que ne mérite certes pas le parti radical. Ses récentes assises de Bordeaux ont été d'une tenue exceptionnelle, aussi bien par le plan élevé où se sont maintenus les débats et par la volonté qui s'en est dégagée de s'évader des préoccupations purement doctrinales que par la richesse des jeunes talents qui s'y sont non pas révélés, mais affirmés avec une incontestable autorité.

Dans le domaine intérieur, le vieux parti républicain a, une fois encore, fait montre de cette maturité politique dont, au pouvoir, M. Henri Queuille a donné maints exemples. Les congressistes ont approuvé sans réserve les mesures de défense républicaine prises par MM. Martinaud-Deplat et Brune; les applaudissements enthousiastes dont ils ont salué les déclarations du ministre de l'Intérieur en sont une preuve tangible. De même ils se sont montrés d'accord sur la direction politique donnée à leur parti en réélisant par acclamation les présidents Herriot et Martinaud-Deplat. Tout en marquant leur souci de n'entraver en rien « l'expérience Pinay », à laquelle les radicaux apportent leur entier concours, les orateurs se sont efforcés de rechercher des solutions viriles aux problèmes

M. MAURICE FAURE

L'Europe est une chance, une grande chance, celle de la paix. Ne la laissons pas échapper. Pensons à nos enfants. »



M. MENDÈS-FRANCE

« Aucune théorie, ni le libéralisme absolu, ni le dirigisme étroit, ne triomphera de la hausse tant que la demande l'emportera sur l'offre. »

AUX QUATRE COINS

M. ÉDOUARD HERRIOT

« Je ne puis reconnaître un texte de traité qui ne nous tranquillise pas pour l'intérêt national. »

économiques et financiers de l'heure en se dégageant des classifications simplistes et arbitraires. Enfin, les opinions divergentes qui se sont fait jour sur la plus délicate des questions d'ordre international reflètent l'évident malaise d'une opinion publique insuffisamment éclairée sur l'orientation de notre politique étrangère.

Conflit de générations, a-t-on dit, en opposant les préoccupations des « anciens », nées d'un passé lourd en déceptions, à celles des « jeunes » soucieux d'élargir leur horizon pour rechercher les remèdes aux actuels tourments de l'Europe. C'est, en tout cas, une satisfaction pour les membres d'un parti d'avoir pu applaudir, après les présidents Herriot et Daladier, des orateurs « de classe internationale » comme MM. René Mayer, Edgar Faure, Mendès-France et Maurice Faure, dont les interventions, riches en substance, ont soulevé les acclamations des congressistes autant que l'éloquence émouvante parce que profondément humaine du président du parti.

LA SÉCURITÉ FRANÇAISE DEVANT LES PARTIS

Pensez-y toujours, mais n'en parlez jamais... », l'historique formule de Gambetta aurait pu s'appliquer à cette question de l'armée européenne, tombée en sommeil depuis qu'en mai dernier a été signé par les « Six » le traité de Paris avec ses cent trente-deux articles, ses annexes et ses mystères.

Pareil silence n'était pas sans danger. On s'en est aperçu à Bordeaux, où la question a été posée par les interventions de MM. Daladier et Herriot. L'un et l'autre ont porté, en effet, condamnation sur le projet du traité, dont la ratification reste soumise au parlement.

M. Daladier n'avait surpris personne, car les conceptions de l'ancien président du Conseil en matière de politique étrangère sont aux antipodes de celles qui animent l'action gouvernementale. Mais l'intervention du président Herriot a fait l'effet d'une « bombe » tant elle était inattendue.

« Traité contraire à la Constitution par les abandons de souveraineté qu'il prévoit, et contraire aux intérêts de la France, dont il menace la sécurité dans ses éléments essentiels. » Devant une attaque aussi vive, aussi rude, on avait l'impression que M. Herriot haussait volontairement le ton afin de donner le maximum de résonance à ses paroles à l'extérieur. Mais le débat ainsi engagé au cours d'une fin de séance devait rebondir le lendemain

DU MONDE
(SUITE)

avec les interventions de MM. René Mayer et Edgar Faure, qui, avec des nuances diverses, se posèrent en champions de l'armée européenne et d'un traité qui, si amendable soit-il, a du moins le mérite d'exister.

« Dès l'instant que la France doit être défendue à l'est du Rhin, disait le premier, le problème du réarmement allemand ne peut être éludé. D'autant que les Etats-Unis nous ont prévenus dès 1950 : ou le réarmement ou la stratégie périphérique qui nous laisserait seuls devant une menace d'invasion. »

« Inévitable, appuyait le second, la contribution militaire allemande comporte certes des risques. Mais dans la stratégie mondiale tous les problèmes sont solidaires et nous ne devons pas, même sur ce point, laisser la division s'installer parmi les alliés. Au reste, l'armée européenne ne peut être réalisée que si le traité est amélioré et si la question de l'Indochine est résolue dans le cadre atlantique, car le rapport des forces françaises et allemandes en dépend. »

Sur ce problème angoissant, dont les données doivent être pesées avec sang-froid, les radicaux se sont finalement trouvés d'accord sur une solution de sagesse. La motion votée souligne la nécessité de mettre sur pied un organisme politique commun qui donnera un sens à cette armée européenne, dont le congrès a admis le principe en attirant toutefois l'attention sur les graves réserves apportées à la tribune et dont M. Herriot avait demandé qu'on lui donnât acte.

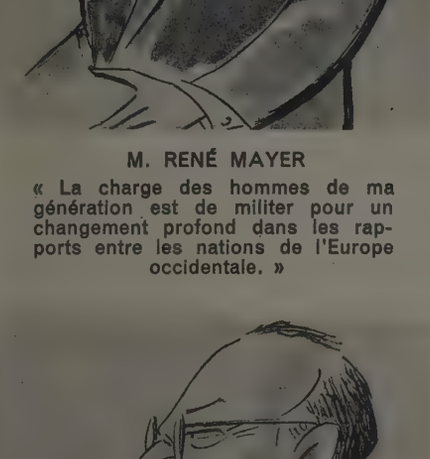
Le même jour, au congrès de l'U. D. S. R., qui se déroulait à Clermont-Ferrand, M. Pleven, l'un des promoteurs de l'armée européenne, avait énergiquement défendu sa position. « Tout choix, a-t-il dit, comporte des risques. La sécurité de l'Europe occidentale, et par conséquent de la France, exige la participation de l'Allemagne à l'effort de défense. Si pénible que puisse être ce fait, il ne peut être éludé. » Ajoutons que, au récent comité national du M. R. P., M. Robert Schuman — dont on a fort peu parlé à Bordeaux — avait obtenu l'approbation chaleureuse de ses amis républicains populaires pour son action « européenne ».

Ainsi le débat se trouve largement ouvert sur une question qui ne laisse indifférent aucun Français, de quelque opinion qu'il se réclame. Il est d'ores et déjà acquis que le projet de traité sur l'armée européenne ne pourra obtenir l'audience du parlement et celle du pays que si lui sont apportés, après d'indispensables négociations avec les cosignataires, les modifications et les amendements susceptibles d'apaiser les plus légitimes des appréhensions que soulève le texte élaboré le 9 mai dernier.

Ne conviendrait-il pas, tout d'abord, de sortir de l'ombre les clauses secrètes dont a parlé M. Herriot... ainsi que les conditions réclamées par le Conseil des ministres pour donner son adhésion et qui n'auraient pas été respectées ?

M. RENÉ MAYER

« La charge des hommes de ma génération est de militer pour un changement profond dans les rapports entre les nations de l'Europe occidentale. »



M. EDGAR FAURE

« La guerre d'Indochine est au cœur de la question européenne. »

M. RENÉ PLEVEN

« La sécurité de l'Europe occidentale exige la participation de l'Allemagne à l'effort de la défense. »

PROPOS DU SCEPTIQUE

La preuve que le travail n'est pas fait pour l'homme, dit l'ironie populaire, c'est qu'il le fatigue. Comprenant la chose à leur manière, les sociétés primitives réservent volontiers à la femme les ouvrages les plus pénibles. D'esprit plus large, les civilisés s'efforcent de répartir équitablement entre les deux sexes les charges inhérentes à la condition humaine... voire de les alléger par un judicieux développement de la mécanique. Aussi bien, depuis Vaucanson un labeur écrasant a-t-il été fourni par des générations de chercheurs qui tous visaient à détourner sur une machine innocente la condamnation fulminée contre Adam et ses fils : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »

Les progrès sont lents, mais ils sont.

Il fut un temps où les humoristes, daubant sur la technique et les techniciens, décrivaient l'engin extraordinaire mis en service par les fabricants de chapeaux de Chicago. « On introduit un lapin par un côté, prétendaient-ils, et de l'autre côté on trouve un « borsalino ». Si le feutre est raté, on le remet dans l'appareil qui restitue intact le lapin ! » Nous n'en sommes plus à ces jeux puérils, puisque en se forçant un peu nos savants pourront bientôt non pas rendre les couvre-chefs à leur état de rongeur, mais la planète tout entière à son état primordial de particules atomiques.

Mais passons, et arrêtons-nous à des réalisations moins grandioses.

Nous étions dotés depuis peu de machines à calculer capables de résoudre en une fraction de seconde des équations fabuleuses et d'établir en un temps record les bilans les plus compliqués ; de pilotes automatiques conduisant les avions les plus lourds sur les chemins du ciel et, pour détruire ces aéronefs déshumanisés, d'artilleurs-robots ajustant leurs coups avec une précision inexorable. Voici mieux pour demain : la machine à traduire, dans laquelle on videra pêle-mêle les œuvres de Confucius et le Dictionnaire de l'Académie et qui vous livrera sans effort apparent une version française de la philosophie chinoise. Le parti qu'on peut tirer d'une pareille invention n'échappera à personne. Le potache tourmenté par Tacite ou Homère, l'homme d'Etat angoissé par l'obscurité des notes diplomatiques, le citoyen dérouté par le jargon législatif en demanderont la vulgarisation rapide. Chacun, sans doute, se réjouira que des circuits électroniques se substituent à ses propres circuits cervicaux. Et d'illuminer.

Qu'arrivera-t-il, cependant, le jour où, de perfectionnements en améliorations, le peuple des machines prendra conscience de son rôle prééminent ? Gageons qu'il se réunira en congrès et que, fort de sa supériorité, il replacera l'homme décervelé sous le joug de la malédiction originelle. Ce renversement est d'ailleurs en train de s'accomplir, comme Charlie Chaplin l'a fort bien vu aux « Lumières de la ville ».

GÉNIE DE LA FRANCE

DONZÈRE MONDRAGON

AUJOURD'HUI 25 OCTOBRE : M. VINCENT AURIOL INAUGURE L'USINE HYDRO-ÉLECTRIQUE « ANDRÉ-BLONDEL ». LA PREMIÈRE PHASE DE L'ÉQUIPEMENT DU « TIERS CENTRAL DU BAS RHÔNE » SE TERMINE

PAR CLAUDE THOMAS

APRÈS Génissiat, après Seyssel qui en est le complément, la Compagnie nationale du Rhône va célébrer dans quelques jours une nouvelle victoire de l'homme sur la nature. Une fois de plus elle est parvenue, avec le barrage de Donzère, le canal de Donzère-Mondragon et l'usine de Bollène, à juguler le Rhône sur une partie de son parcours et à mettre la force de ses eaux au service de la nation.

On a maintes fois décrit le bénéfice que la France en tirerait du seul point de vue de l'énergie ; ce que je voudrais souligner aujourd'hui pour les lecteurs de « France-Illustration », à la veille de la mise en service de notre nouvelle usine, c'est aussi le bénéfice moral qu'elle peut en attendre. A la face du monde, la France va montrer une fois encore la valeur de ses ingénieurs, de ses architectes, de ses techniciens et de ses ouvriers, et — disons-le sans la moindre réserve — quand on voit ces fils de France réaliser avec une semblable aisance des œuvres aussi gigantesques on n'a pas le droit de douter du destin de notre pays.

Émile BOLLAERT,
président du conseil d'administration
de la Compagnie nationale du Rhône.

L'ensemble « André-Blondel » — usine-déchargeur-écluse — vu de l'amont. **Au premier plan** : le garage à bateaux amont.

Au moment où la nouvelle centrale s'apprête à produire ses premiers kilowatts-heure, il n'est pas inutile de rappeler quelques chiffres éloquents. L'aménagement de Donzère à Mondragon comprend, entre autres, un barrage de retenue à six grandes passes, pouvant laisser évacuer des crues de 12.000 m³-sec. ; deux barrages de garde aux entrées de la dérivation ; un canal d'amenée de 17 kilomètres de longueur, 145 mètres de largeur et 10 mètres de profondeur ; un bloc « usine-déchargeur-écluse » de 340 mètres de longueur, atteignant une hauteur totale de 50 mètres, ancré 43 mètres sous le niveau du sol ; un canal de fuite de 11 kilomètres de longueur, 125 mètres de largeur, 10 à 18 mètres de profondeur ; deux ponts sous voie ferrée, trois sous routes nationales, six sous chemins départementaux ou communaux.

L'usine, qui entre en fonctionnement aujourd'hui, doit utiliser un débit de 1.530 mètres cubes par seconde sous une chute variant de 16 à 26 mètres. (Rappelons — pour fixer les idées — que le débit absorbé à Kembs ou à Ottmarsheim est de 1.080 m³-sec.) Chacun des six groupes doit donc absorber le débit impressionnant de 255 m³-sec. Les turbines, à aubes orientables, exécutent cent sept révolutions par minute et développent 70.000 chevaux. Leurs roues-hélices, de 6 mètres de diamètre, comprennent six pales pour un poids d 120 tonnes. Chaque turbine entraîne un alternateur de 50.000 kilowatts qui fournit du courant 10.500 volts. Ce dernier est porté à 60.000 volts d'une part, pour l'alimentation de la voie ferrée Lyon-Marseille lors d l'électrification du réseau, et à 220.000 volts, d'autre part, pour être dirig sur le « super-réseau » national.

Accouplé à l'usine, un déchargeur permet l'évacuation du débit d 1.530 m³-sec. en cas d'arrêt prolongé. Il se présente sous la forme d'u barrage à six pertuis, chacun comprenant une vanne à segment pouvan dégager une « sortie » de 5 m. 20 sur 2 m. 70. Deux clapets de 5 m. 20 d largeur sur 5 mètres de hauteur assurent l'évacuation des corps flottants

Enfin l'écluse — 195 mètres de longueur, 12 mètres de largeur, pou 26 mètres de chute : « record du monde » — s'emplit ou se vide à la vitess de 1 m. 60 par minute, record du monde également. Elle permet l passage d'un convoi ayant la largeur du « chaland international » et peu

contenir, bout à bout, un remorqueur de 45 mètres et deux barques. Une solution audacieuse et originale a été conçue pour les gigantesques portes d'entrée et de sortie. La porte aval — d'une hauteur de 14 m. 80 — en forme de voûte, se lève en coulissant à l'abri d'un masque de béton armé. La porte amont est formée par un arc comprimé et se manœuvre de haut en bas.

Nous avons parlé (1), alors que la plaine de Donzère avait pris l'aspect d'un paysage martien, des gigantesques équipements amenés sur place — engins modernes venus d'outre-Atlantique, draglines venues du Zuyderzee — et du travail qu'ils ont permis d'effectuer au cours des quatre dernières années. « Une question reste à poser, disions-nous voilà déjà deux ans : que deviendront cette organisation, ces bâtiments, toutes les relations matérielles ou spirituelles établis au prix d'un travail considérable, lorsque le canal sera achevé ? De la réponse qu'on lui donnera dépendent à la fois le sort de cinq mille ouvriers, celui du matériel

ASSERVI SUR 40 KILOMÈTRES, LE RHÔNE PRODUIRA BIENTÔT 2 MILLIARDS DE KWH. A LA FERMETURE PROCHAINE DU CHANTIER DE DONZÈRE-MONDRAGON, PREMIÈRE ÉTAPE DE L'AMÉNAGEMENT DU TIERS CENTRAL DU BAS RHÔNE, DEVRAIT SUCCÉDER L'OUVERTURE DE CELUI DE MONTÉLIMAR

(1) Voir *France-Illustration* des 1er et 8 avril 1950, 10 février 1951.

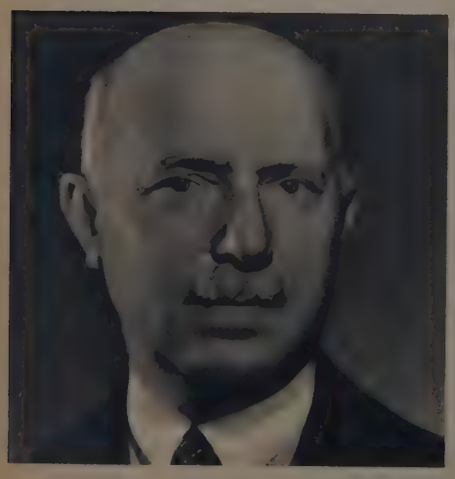
accumulé, la navigation du Rhône et... la quantité de kilowatts-heure que chacun de nous aura à sa disposition dans les années à venir. »

Au moment où le parlement s'apprête à examiner le budget 1953 la question reste posée. Pourra-t-on entreprendre sans coûteux délais la seconde phase de l'aménagement du bas Rhône : la dérivation qui, partant en amont de Montélimar, coupera à nouveau le Rhône pour restituer ses eaux, après turbinage, à hauteur de Vivier, à l'amont de Donzère ?

Si, comme il a été prévu, la fermeture du chantier de Donzère est suivie immédiatement de l'ouverture de celui de Montélimar, à l'amont, on transportera personnel, matériel et cités quelques kilomètres au nord. Sans perte appréciable, installations et logements pourront être conservés, tandis que les services généraux, restant en place, seront tout prêts à travailler.

Sinon ce serait la dispersion coûteuse des uns et des autres. C'est pourquoi l'on a prévu à temps l'étude du chantier suivant, qui ouvrira à la navigation 17 nouveaux kilomètres du Rhône, fournissant une nouvelle source d'énergie. C'est pourquoi aussi les « hydro-électriciens » tiennent à juste titre à rappeler aux dispensateurs de crédits qu' « un milliard de crédits rogné au dernier moment s'accompagne de 600 millions de frais d' « arrêt de » travaux » et retarde d'un an la mise en service d'une nouvelle usine ».

CETTE ÉCLUSE, LA PLUS VASTE DU MONDE, peut être franchie par un remorqueur et deux chalands à la fois. Son plan a été conçu par M. le professeur Caquot (**ci-dessous**). Les portes, qui ont fait l'objet d'une étude originale, sont en forme de voûte appuyée à des masques de béton. Les 26 mètres de dénivellation sont franchis à la vitesse — record — de 1 m. 60 à la minute.



L'un des six blocs-turbines de l'usine André-Blondel : 120 tonnes tournant à raison de 107 tours-minute développent 70.000 CV et entraînent un alternateur de 50.000 kW.

RECORDS BATTUS : celui du plus grand chantier : 40 kilomètres sur 10, comportant 50 millions de mètres cubes de terrassements ; celui du plus grand nombre d'exécutants : 10.000 personnes hébergées pendant quatre années dans des villes-champignons provisoires ; celui de la plus haute écluse : 26 mètres de dénivellation.

RÉSULTATS PRATIQUES : 870 millions de kWh grâce au premier groupe, 760 millions grâce au second, 360 millions grâce au dernier, soit 1.990 millions de kWh supplémentaires chaque année : le quinzième de la production globale des installations existant en France ; **près de la moitié de cette énergie étant produite en hiver.**

De même que la mise en route de Génissiat marquait l'asservissement du haut Rhône, l'achèvement de Donzère-Mondragon annonce celui du bas Rhône.

A droite : le barrage de retenue. **Ci-dessous :** le canal de fuite et la restitution au fleuve des eaux turbinées.

DUNOYER DE SEGONZAC.

« LES TUILERIES » COMBLEN

Nous avons protesté ici même contre l'exposition si contestable qui avait été organisée cet été au musée d'Art moderne par un groupe américain sous l'égide de l' « Œuvre du XX^e siècle ». Il nous semblait inadmissible que ce titre couvrît un choix tendancieux éliminant des artistes qui sont l'honneur de la France et de l'art contemporain. Heureusement le Salon des Tuileries, qui se tient à la Galerie Charpentier, leur fait un hommage de réparation auquel nous reprocherons seulement un excès de discrétion. Sous le titre « Quelques Artistes du XX^e siècle » sont réunies des peintures de : Marquet, Valadon, Friesz, Vlaminck, Segonzac, Derain, Valtat, Laprade et Van Dongen.

Quant au Salon lui-même, c'est sans doute le plus restreint des salons de Paris, et, pour cette raison, le meilleur. La sélection est sévère, le niveau, élevé.

L'œil du visiteur est immédiatement accroché par une étourdissante toile de Derain : vaste nature morte sur fond noir, étrange fantasmagorie où apparaissent des objets transparents et des fruits imaginaires traités avec une virtuosité sans égale. En face, un paysage récent de Segonzac est parmi les plus généreux que nous ayons rencontrés de cet artiste. Voici également trois paysages, d'un vif intérêt, de trois peintres qui appartiennent à la même génération, mais différents de facture et d'inspiration : *la Moisson*, de Roland Oudot, à force de pureté et d'objectivité atteint à l'émotion. Tous les raffinements et subtilités dont dispose Legueult se combinent dans l'interprétation qu'il nous présente du *Jardin de Madame Moreux*. Dans un paysage paludéen nous retrouvons les éclats assourdis et les reflets argentés de la palette de Brianchon.

Paysages et natures mortes, natures mortes et paysages : nos jeunes peintres

En haut, à gauche : **GIMOND, Buste de M^me Vincent Auriol** (bronze).
A gauche : **VLAMINCK, Paysage d'Eure-et-Loir.**

L'Église de Jouy (aquarelle, 1951).

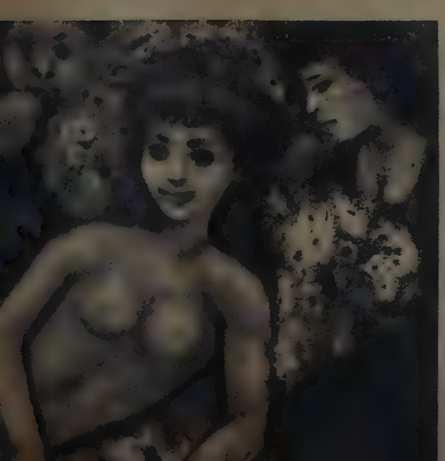
S LACUNES DU « XX^E SIÈCLE »

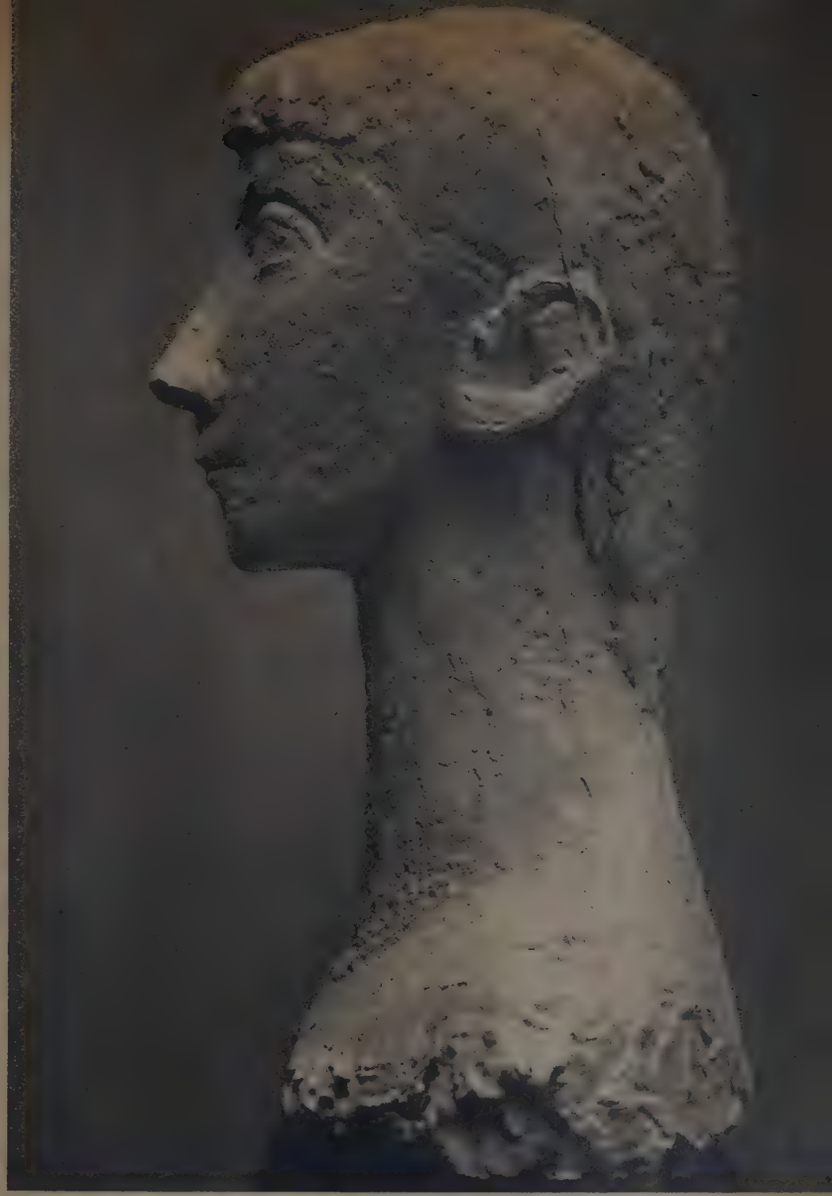
n'en sortent guère. De rares portraits. Le plus expressif est celui d'une vache, par Lorjou ; le plus agréable, celui de Belmondo, par Heuzé. En peignant sa *Scène africaine* Desnoyer n'était pas dans ses bons jours ; par contre, les toiles de Despierre, d'Aujame, de Charmy, de Caillard sont excellentes. Pour la millième fois Goerg nous présente une fille niaise, quoique déniaisée, et Cavaillès, une table parsemée d'objets en désordre (qui est d'ailleurs une fête de la couleur). Le bel équilibre du coursier de Jacques Villon, qui s'élance dans un jeu de facettes géométriques sans gratuité, participe à une esthétique qui a peu cours aux « Tuileries » — exception faite pour les peintures d'Estève. L'accent est plutôt placé sur un réalisme poétique et une fidélité à l'objet qui gardent toute la faveur.

La jeune génération ne fait pas toujours mauvaise figure à côté des aînés. Si Buffet est assez décevant, nous trouvons des envois intéressants de Rosnay, de Minaux, de Génis, de Patrix et d'Aizpiri.

Comme toujours au Salon des Tuileries, la sculpture est brillamment représentée. Pour faire pièce à l' « Œuvre du XX^e siècle », qui les avait méprisées, on a placé des pièces magistrales de Rodin, de Bourdelle, de Maillol et de Despiau. Il y a aussi des sculptures de peintres fort remarquables, notamment de Matisse, de Picasso et — surprise ! — de Bonnard. Le *Buste de M^me Auriol* par Gimond est d'une magnifique architecture. Dans un esprit assez proche, Arbus présente un buste de *Sylvia*. Une précieuse ambiance décorative est créée par le grand paravent de bronze de Subes et par des meubles de haute qualité de Leleu.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.





En haut, à droite **ARBUS, Sylvia.**
A gauche : **GOERG, Composition.**
A droite : **LORJOU, la Pâquerette.**

LE SUCCÈS FOUDROYANT DE LA VIANDE SOUS CELLOPHANE...

... a déclenché entre ces rois de la viande (M. Drugbert, à gauche, président de la boucherie parisienne, et M. Badier, à droite, président de la Société des éleveurs du Bourbonnais) une bataille sans merci.

ENTRE les dirigeants de la Société des éleveurs du Bourbonnais et M. Drugbert, président du Syndicat de la boucherie parisienne, une lutte sévère est déclenchée. Commencée dès 1932-1933, lorsque MM. Fernand et René Badier, bouchers en gros à Paris, s'entendirent avec un groupe d'éleveurs du Bourbonnais, dirigé par M. de Gallard, pour supprimer entre la production et la consommation certains intermédiaires, elle semblait avoir perdu de son acuité.

L'initiative prise récemment par les Badier de lancer sur le marché des pièces de viande sous cellophane de 200 grammes à 2 kilos, le succès rencontré par cette formule et l'appui que semble lui donner le gouvernement ont fait rebondir le conflit. La discussion prend le tour le plus aigre. On se lance à la tête des vérités fort désagréables à entendre... Mais que devient, dans cette bagarre alimentaire, le consommateur ? Va-t-il enfin profiter de cette âpre concurrence ?

Qu'il écoute les deux clans adverses.

LES BADIER. — Nous vendons notre viande sous cellophane 200 francs de moins que la viande vendue dans les conditions habituelles.

M. DRUGBERT. — Rien d'étonnant... On n'a jamais trouvé dans les sachets du filet de bœuf ou des côtes premières. Ce qui est vendu comme viande de premier choix correspond à du deuxième choix. On joue sur la qualité.

LES BADIER. — Venez voir vous-même. (Les journalistes parisiens, conviés à se rendre à Villefranche-d'Allier, admirent les installations ultra-modernes des abattoirs des éleveurs du Bourbonnais, leur propreté remarquable, l'activité de ruche qui y règne, la bonne allure des animaux qui y sont abattus... Mais sont-ils orfèvres ?)

M. DRUGBERT. — J'ai fait constater par des vétérinaires agréés que la qualité de la viande contenue dans plusieurs sachets pris au hasard n'était pas brillante. J'ai, par exemple, relevé un navarin de 500 grammes composé de dix-sept morceaux... c'est beaucoup ! Un vétérinaire les a appelés des « rognures ».

LES BADIER. — On nous attaque stupidement sur la qualité. Nous sommes au centre d'une des plus belles régions de production de France. Chacun peut constater que nos arrivages ne comportent que des bêtes excellentes, de parfaite santé.

M. DRUGBERT. — A ce propos, je comprends que la Société des éleveurs du Bourbonnais puisse « faire des prix ». Ne perçoit-elle pas sur ses bêtes la prime de 6.000 à 8.000 francs accordée aux éleveurs qui prêtent leurs bêtes pour aider à la fabrication du sérum antiaphteux !

LES BADIER. — Les autres éleveurs se privent-ils de cette prime ? Et cette opération n'est-elle pas nécessaire si l'on veut lutter efficacement contre la fièvre aphteuse ?

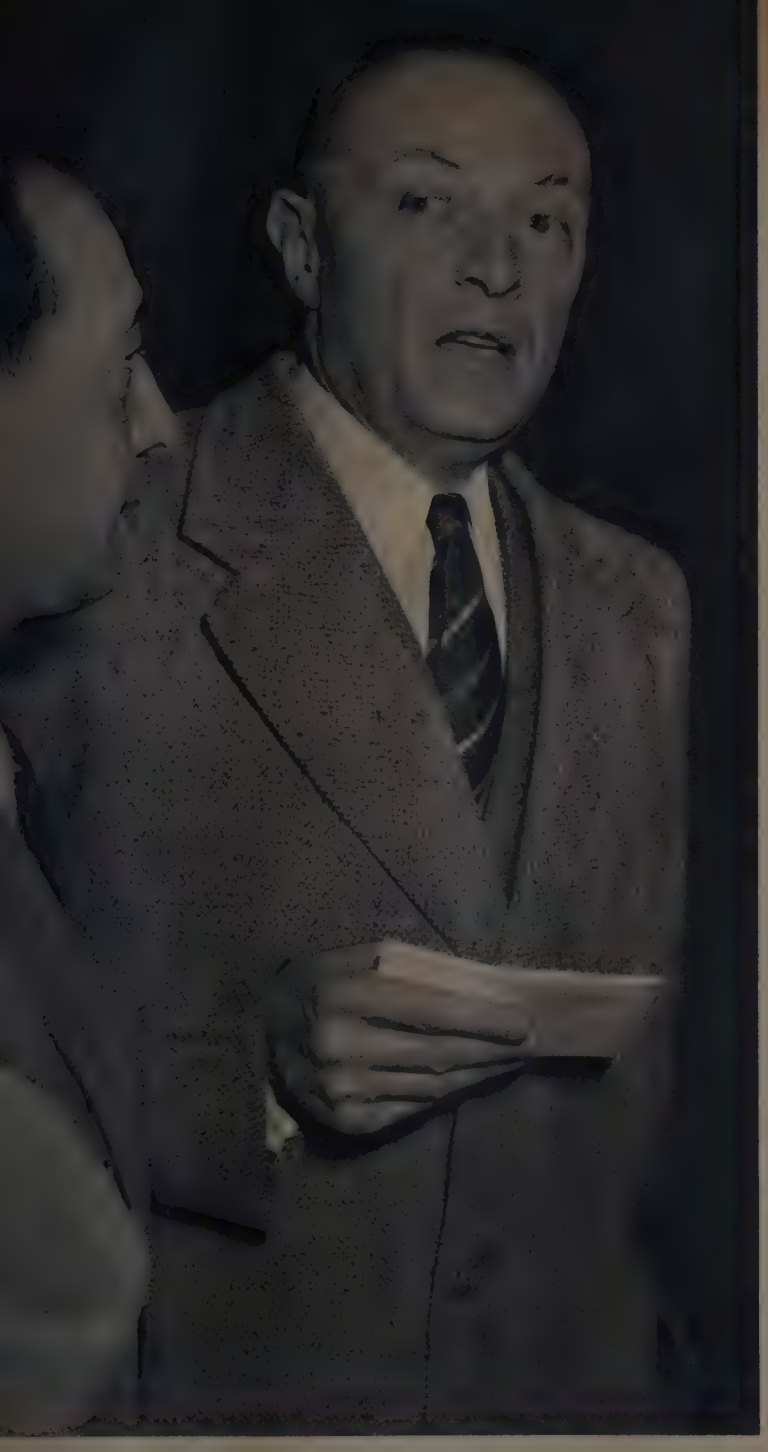
M. DRUGBERT. — Vous vous prévalez de la qualité des bêtes du Bourbonnais. Nous ne la contestons pas. Mais vous achetez dans toute la France et même en Irlande. De plus, si le vétérinaire attaché à votre établissement est là pour contrôler la qualité sanitaire de la viande mise sous cellophane il n'a pas à se prononcer sur les divers choix de cette viande. En un mot, il ne vérifie pas si ce qui est appelé premier choix est réellement susceptible de l'être... D'ailleurs, je ne prétends pas que la viande de deuxième choix soit mauvaise. Tout le monde en a mangé pendant la guerre... très heureux même, à l'occasion, de se rabattre sur le troisième choix.

LE CONSOMMATEUR, *timidement*. — N'y a-t-il pas dans le circuit de la viande de grandes anomalies ? Quel est actuellement le boucher qui vende à la taxe ? Nous trouvons déjà la taxe assez élevée. Quand on nous propose, comme le fait la Société des éleveurs du Bourbonnais, de la viande saine, d'honnête qualité et de bonne présentation, à la taxe, nous jubilons... 200 francs d'écart au kilo ne sont pas rien dans notre budget.

M. DRUGBERT. — On nous accuse de faire des bénéfices énormes. Or six cents boucheries parisiennes ont dû fermer dans les dix-huit mois qui viennent de s'écouler.

LES BADIER. — Elles sont sans doute trop nombreuses encore. Nous ne prétendons pas, nous, que les bouchers détaillants réalisent des fortunes scandaleuses. Nous disons que pour couvrir leurs frais généraux, qui sont élevés, avec un chiffre de vente trop faible, ils sont obligés de prélever une marge bénéficiaire importante.

M. DRUGBERT. — Nous demandons depuis cinq ans que le nombre des boucheries soit réduit, de façon que chaque fonds de commerce ait une clientèle de mille deux cents à mille cinq cents personnes. C'est en effet un des vrais moyens d'abaisser le prix de la viande. On a rétorqué que nous voulions établir un monopole du commerce, que nous nous opposions au principe sacro-saint de la liberté de la concurrence. Cependant nous offrions, nous syndicat, de racheter les boucheries que leurs propriétaires désirent céder. Nous aurions récupéré notre argent en vendant les locaux, qui auraient pu recevoir une destination plus utile... On ne veut pas entendre raison. Nous ne sommes pas contre le principe de la vente de viandes sous cellophane. En revanche, nous trouvons extraordinaire de voir le gouvernement appuyer l'expérience de M. Badier, alors qu'il est mieux placé que quiconque pour apprécier sa moralité. M. Védrines, député de l'Allier, rapporteur d'une commission spéciale d'enquête, a relaté tout



de ragoût. Mais on néglige en France de consulter les professionnels lorsqu'on veut fixer les prix. Rien d'étonnant dès lors que l'on aboutisse aux pires absurdités.

Nous nous garderons d'émettre une opinion sur la valeur des arguments échangés ci-dessus. Bornons-nous à rappeler l'anomalie majeure : alors qu'en moyenne les prix de gros sont moins élevés en France qu'aux U. S. A., en Allemagne, en Angleterre, etc., les prix de détail, eux, sont beaucoup plus élevés. Il y a donc quelque chose qui ne va pas, quelque chose qu'il est temps de changer.

CAPITALE DE LA VIANDE SOUS CELLOPHANE, VILLEFRANCHE-D'ALLIER PROVOQUE UNE PETITE RÉVOLUTION

Sitôt passée la petite crête qui protège, au nord, les pâturages apparaît l'usine. Car c'est bien d'une usine qu'il s'agit, avec ses bâtiments modernes, sa tour de réfrigération, ses horloges de pointage, ses bureaux clairs et confortables, ses vastes halls, ses ascenseurs, ses quatre cents moteurs électriques, ses 10 kilomètres de rails aériens, son parc de soixante camions ; sur tout cela règne une propreté de clinique et souffle un vent de bataille : celle qu'a déclenchée l'apparition sur les marchés de la viande sous cellophane.

Six cent cinquante hommes et femmes travaillent ici, en deux postes, sous la direction d'une équipe animée par les Badier : deux frères, Fernand, cinquante-trois ans ; René, cinquante et un ans, et le fils de celui-ci, connu sous le nom de René junior, âgé de trente ans.

Chaque jour trois cents bêtes sont abattues : bœufs, veaux, moutons, porcs, soit plus de cent mille par an.

Il y a deux ans un premier essai de vente de viande de boucherie sous cellophane fut effectué à Paris. Le procédé de fabrication était au point, plus perfectionné que celui dont les Etats-Unis avaient déjà une large expérience.

Au bout de quelques jours cet essai dut être suspendu. La réglementation française du marché de la viande, dont certains textes datent de 1884, ne permettait pas que la viande fût découpée dans un département pour être vendue dans un autre département. Il fallut plus de deux ans pour faire reviser cette réglementation, qui n'avait prévu ni la nécessité d'une concentration industrielle ni les possibilités de conservation par le froid, les camions isothermes et la protection hygiénique d'un emballage de

LE FRANÇAIS MOYEN PROFITE DÉJA DE CETTE CONCURRENCE

au long les activités — et les énormes bénéfices — de la Société des éleveurs du Bourbonnais pendant et après la guerre. (Documents parlementaires du *Journal officiel* des 20 et 21 novembre 1950.) Il y établit clairement que la Société des éleveurs du Bourbonnais est en réalité un énorme trust entièrement contrôlé par M. Fernand Badier, lequel empochait à cette époque les deux tiers des bénéfices de la société. Le même Fernand Badier possède des intérêts considérables non seulement dans d'autres régions de la France (en Vendée en particulier), mais aussi en Angleterre et en Irlande.

« Le vrai problème de la viande réside en ceci : depuis dix ans le Français ne veut plus manger que des morceaux de premier choix. »

Le Consommateur. — Cela ne provient-il pas du fait que les morceaux de deuxième ou de troisième choix sont trop chers ? Quand on a fait le bilan de ce que coûte un simple pot-au-feu, on constate qu'il est en définitive aussi cher que du bifteck.

M. Drugbert. — Le rapport, selon la taxe, entre les morceaux de deuxième et de troisième choix et ceux de premier choix n'est que de 2,5. Avant la guerre il était de 4. Il faudrait vendre nettement moins cher le pot-au-feu ou le navarin et nettement plus cher le filet ou la côte première. Le barème légal l'interdit... Voyez ce qui se passe en Angleterre : les consommateurs reçoivent des tickets-valeur, en shillings, et non des tickets-poids. Il leur est loisible de choisir 100 grammes de filet ou 400 grammes

cellophane. Après de multiples consultations des services vétérinaires et des conseils d'hygiène, le 26 mars dernier une circulaire du ministre de l'Agriculture autorisa les préfets à prendre les arrêtés relatifs au nouveau système de distribution et de vente. Le premier arrêté, signé le 17 juin par M. Baylot, préfet de police, a été suivi de plusieurs autres pris dans de nombreux départements. Pour répondre aux conditions de ces arrêtés, il n'est possible d'improviser ni la fabrication ni la vente de la « viande sous cellophane ». Les installations doivent satisfaire à des mesures de propreté, d'entretien et de salubrité très sévères : murs lisses aux angles arrondis, sol imperméable, tables de hêtre, éclairage intense, thermomètres enregistreurs garantissant que la température restera constamment entre 0 et 2 degrés, rails aériens d'une hauteur suffisante pour éviter tout contact de la viande avec le sol, vêtements et coiffures lavables pour les ouvriers. Toutes les opérations nécessitées par le découpage, le désossage, l'emballage, l'entreposage, l'expédition s'effectuent sous la surveillance du vétérinaire inspecteur. Les véhicules de transport sont plombés au départ de l'usine et les plombs ne peuvent être enlevés qu'à l'arrivée au lieu de destination.

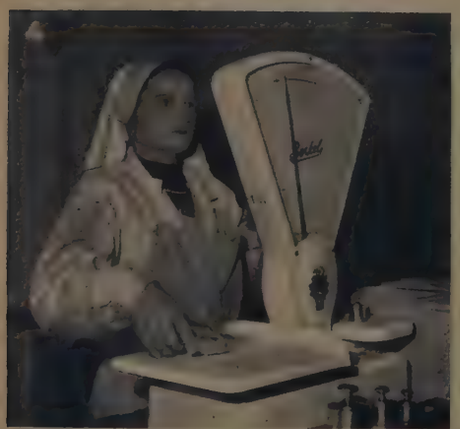
Les locaux où sont vendues les viandes sous cellophane doivent être pourvus de chambres froides où le chargement est reçu avant d'être présenté, sans aucune manipulation, dans les vitrines réfrigérées. Un seul de ces comptoirs vaut 400.000 francs, et il en faut généralement deux ou trois par magasin. Quant à la chambre froide, son aménagement entraîne une dépense moyenne de 2 millions.

ET VOICI COMMENT SE « FABRIQUE » LA VIANDE SOUS CELLOPHANE

1. — Après le désossage, des employés en blouse blanche...

2. — ... découpent la viande à la scie mécanique.

3. — Puis c'est l'ensachage au moyen d'une pelle.



4. — Après cette opération les sachets sont pesés un à un.

L'emballage des morceaux a exigé de longues études afin de laisser « respirer » la viande dans un sachet pourtant imperméable. Il a fallu préparer une cellophane spéciale que ses fabricants réservent aux seuls abattoirs agréés pour l'utiliser. Chaque sachet coûte 4 francs. Une soudeuse électrique les ferme hermétiquement. Enfin, les fabricants glissent dans chaque paquet une étiquette portant la griffe du vétérinaire et indiquant la date de l'abatage et celle de l'ensachage ainsi que la nature, la qualité et le poids du morceau.

LE SUCCÈS DE LA VIANDE SOUS CELLOPHANE PROUVE QU'ELLE RÉPOND A UN BESOIN

Ce succès s'affirme de plus en plus à Paris, dans les Prisunic ou Monoprix des Ternes, de la rue Caumartin, de l'avenue de Clichy et de l'avenue de la République ; à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, à Orléans, à Colmar, à Toulon, à Auxerre, à Sens, à Saint-Dizier, à Moulins, à Vichy, à Saint-Etienne, etc. A Paris, avant fin octobre le nombre des points de vente aura doublé par l'adjonction de quatre nouveaux magasins aux Batignolles, à Clichy, à Levallois et à Italie. Nancy a ouvert un comptoir le 9 octobre ; Dijon, le 14 octobre ; Marseille, le 20 octobre. Nice, Hayange, Rombas, Sarrebruck et Blois en réclament, en sorte que la production de viande sous cellophane de Villefranche-d'Allier est passée de 1.500 kilos il y a quatre mois à 5 tonnes, puis 15, puis 20 tonnes par jour. En fin novembre on atteindra 50 tonnes, et le chiffre de 100 tonnes serait dépassé dans un délai de cinq mois.

Les demandes n'émanent pas seulement de magasins à prix uniques, mais aussi d'épiciers, de commerces d'alimentation et même de bouchers. Les deux plus importantes boucheries de Grenoble transforment leurs installations pour se consacrer exclusivement à la vente de viande préemballée sous cellophane.

Comme quoi il suffit d'un peu d'imagination et de beaucoup de travail pour briser le cercle de la routine. La Société des éleveurs du Bourbonnais en fournit un exemple, le premier dans un secteur qui avait su jusqu'à présent se garder des innovations susceptibles de menacer l'équilibre d'un système dont la meilleure justification reposait sur l'usage. Et la petite révolution qui est née à Villefranche-d'Allier, village de huit cents âmes, a déjà de grandes conséquences.

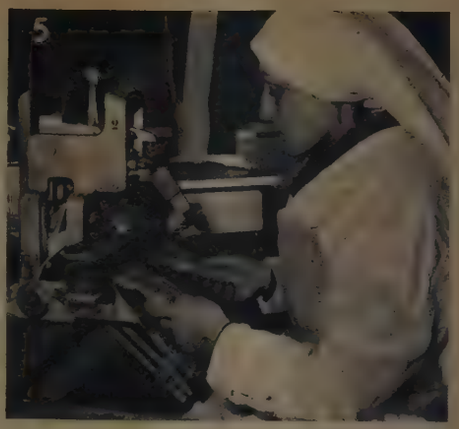
La première est une chute du prix de la viande de 200 francs au kilo.

La seconde est une nette amélioration des conditions sanitaires du travail, du transport et de la distribution des viandes.

La troisième est l'apparition d'une industrie moderne et d'un nouveau circuit de la viande opposés à une organisation où se superposent les intérêts multiples — trop multiples — d'un coûteux artisanat, des marchands de bestiaux, des courtiers, des grossistes, des demi-grossistes, des mandataires, etc. Que tous ceux-ci réagissent, rien de plus humain, mais dès maintenant la bataille est perdue pour ceux d'entre eux qui ne pourront ou ne sauront s'adapter à un nouvel état de choses qui répond beaucoup mieux que l'ancien aux nécessités de notre époque.

L'expérience de Villefranche-d'Allier est l'une des premières et des plus « percutantes » sur la voie de l'indispensable simplification des rapports production-consommation. Quelles que soient les contre-offensives déclenchées, de la force et de l'efficacité de semblables adaptations, nées de l'esprit de libre entreprise, dépend le succès ou l'échec définitif du néo-libéralisme qui cherche actuellement à se dégager des jougs dirigistes — étatiste ou professionnel — lesquels, depuis vingt ans, ankylosent petit à petit notre vie économique.

René Tanguy.



5. — Toujours un à un, ils sont ensuite fermés automatiquement.

6. — Il ne reste qu'à les entasser dans des caisses...

7. — ... que l'on charge sur d'énormes camions...

8. — ... qui apporteront à Paris la viande ainsi traitée.

DU VAL-D'OR A RIO-DE-JANEIRO

PAR EDMOND BLANC

AUTOUR DU CŒUR DE SANTOS-DUMONT

Nous l'avons vu, ce cœur vers lequel une mission française est allée faire un pèlerinage.

Durant un séjour au Brésil, au *camp dos Afonsos*, l'école des cadets de l'Air, près de Rio, nous nous sommes recueilli devant cette bouleversante relique de chair qui flotte dans une sphère d'alcool.

Il est blême et paraît très gros : effet d'optique, sans doute, mais symbole aussi, car ce cœur qui fut rouge et solide a beaucoup souffert. On y devine, certes, le regret de ne plus battre pour ses deux patries, le *Brésil* et la *France*, qu'il a tant aimées, mais il est gros aussi de tristesse et d'un étrange remords.

L'aorte, large ouverte, semble en appeler encore à la vie. A défaut de la vie on lui a offert le soleil, et c'est bien.

EXPOSÉ A LA VÉNÉRATION des cadets le cœur de Santos-Dumont repose, à l'école de l'Air de Rio, dans une sphère de cuivre.

L'ÉCOLE DES CADETS DE RIO, CREUSET DE L'AMITIÉ FRANCO-BRÉSILIENNE

Quand on visite l'école de l'Air de Rio on aperçoit devant un faisceau de huit étendards une statue de bronze élevant vers le ciel l'urne sphérique en dentelle de cuivre, trouée d'étoiles. La moitié supérieure enlevée dégage la sphère de verre dans laquelle apparaît le cœur de Santos-Dumont.

Il est là bien à sa place, dans cette magnifique Ecole des cadets qui fut en 1918 le berceau de l'aviation brésilienne, grâce à l'enthousiaste amitié de pilotes moniteurs français, comme le capitaine Lafay, appelé là par ses élèves brésiliens d'Etampes, devenus pour la plupart généraux ou préfets. Le portrait du capitaine Lafay est accroché au mur, à côté de bien d'autres visages français, dont Jean Mermoz, auquel l'école a élevé un monument.

Le général d'armée Martial Valin, qui accompagne M. Pierre Montel, secrétaire d'Etat à l'Air et chef de la mission, vola au camp dos Afonsos alors que, venu en 1940 comme attaché de l'Air et conseiller technique, il professait dans les états-majors brésiliens et les centres aéronautiques. Il en partit le 10 février 1941 pour rejoindre l'Angleterre après une équipée maritime de quarante jours, au cours desquels cinq bateaux du convoi furent coulés.

ÉCHANGES FRANCO-BRÉSILIENS

La mission française partie le 17 octobre pour assister à Rio aux commémorations de clôture de l' « Année Santos-Dumont » constitue la réplique à la visite à Paris, en juin, de la mission dirigée par S. E. le général Nero Moura, ministre de l'Air du Brésil, ancien commandant d'un groupe de chasse sur le front allié et souvent cité pour sa bravoure.

Le général Nero Moura, élève de l'école de l'Air de Versailles en 1935, était accompagné du général Mascarenha, lui-même instruit par nos moniteurs en 1923 au camp dos Afonsos.

La symétrie des deux missions s'accuse encore par la présence de M. Charles Dollfus, aéronaute chevronné, conservateur de notre musée de l'Air, lequel rend sa politesse à M. José Garcia de Souza, que nous accueillîmes l'été dernier. Celui-ci, organisateur du musée de l'Aéronautique du Brésil, brillant écrivain de l'aviation et ami sincère de la France, dirigea jadis la Compagnie nationale de navigation aérienne de son pays.

Les uns et les autres ne dirigeront pas seulement vers l'Ecole des cadets leur pèlerinage. Ils chemineront aussi dans le cimetière de Saint-Jean-Baptiste, à Rio, vers l'*autre tombe* de Santos-Dumont, car le plus populaire des pionniers a deux tombes, l'une pour son cœur, l'autre pour son corps, mais c'est la seconde qui présente au monde les ailes de ses victoires.

Cet Icare qui se dresse sur un socle de pierre est le même que celui du Val-d'Or, à Saint-Cloud, érigé en 1913, du vivant de Santos-Dumont, et qu'il désirait aussi pour sa sépulture. On sait que le monument de Saint-Cloud disparut pendant l'occupation. En juillet dernier la statue de l'Homme ailé reprenait place sur son socle, cadeau offert par le Brésil à la France, par souscription publique... L'œuvre est du sculpteur Georges Colin, et c'est au fondeur René Patrouilleau qu'on en confia l'exécution.

Pour répondre au geste délicat du Brésil, la France lui a offert, outre le vase de Sèvres orné du profil de Santos-Dumont, d'autres ailes non moins évocatrices, celles d'une « Demoiselle », le merveilleux petit oiseau de bambou et de toile qui vola le premier en Europe en 1906.

Santos-Dumont méritait bien ce nouvel hommage. On a presque tout dit sur cette existence extraordinaire d'enthousiasme et de scrupuleuse loyauté. Ce qui reste à dire, vous le trouverez dans le livre du colonel Paquier : *Santos-Dumont, maître d'action* (1), qui va paraître.

Santos-Dumont, cet homme généreux auquel jamais un Français ne s'adressa en vain, ce chercheur désintéressé qui ne rêvait que du bonheur et de la fierté des hommes et ne fit jamais breveter une de ses inventions, connut, après ses victoires, d'immenses amertumes.

UN CŒUR TOURMENTÉ D'AMERTUME ET DE REMORDS

Ce cœur avait souffert, une première fois, par notre faute. Arrêté en 1914, soupçonné d'espionnage alors qu'il adorait notre pays, il le quitta pour un exil volontaire qui dura dix ans.

Pourquoi cette suspicion grotesque ? Parce que sur sa villa d'une station balnéaire où il habitait durant l'été de 1914, raconte Willy Coppens (Dinard, croit-on), il dressait un mât porteur d'un petit fanion pour avertir ses amis de sa présence et que sa table les attendait.

La dénonciation d'un imbécile fit le reste. Quand Santos revint, il éprouva quelque déception de ne plus être reconnu et interpellé, comme autrefois. Que se passa-t-il dans ce cœur tendre ? Le désespoir s'y insinua lentement devant la guerre aérienne qui s'annonçait.

Sa pure conscience le décréta d'accusation. Il se vit responsable de ces nouveaux malheurs. Il se débattit. En janvier 1926, dans une lettre restée célèbre, il demandait à l'ambassadeur de son pays de protester à la Société des Nations et qu'elle interdise l'aviation de bombardement.

Le temps passa sans lui apporter d'apaisement. Le remords l'envahit, un remords noir, qui le poussa tragiquement vers sa fin.

S'il vivait encore il compterait près de quatre-vingts ans. En voyant briller la ligne aérienne qui nous relie au Brésil il penserait que l'avion n'a pas renoncé à établir le cœur à cœur des peuples et à imposer, tôt ou tard, la paix au monde.

Santos-Dumont est mort depuis vingt ans, mais son cœur reste offert à la lumière, comme son souvenir. Nous eussions volontiers suggéré au ministre, pour sa visite au cimetière de Saint-Jean-Baptiste, à Rio-de-Janeiro, d'y déposer une plaque portant ces mots : « Ci-gît un grand Français » et signée : « La France. »

(1) *Santos-Dumont, maître d'action*, par le colonel Pierre Paquier, chef d'état-major de l'inspection générale de l'Air. En souscription aux Editions du Conquistador au bénéfice des œuvres sociales de l'Air.

Louis Arbessier et Marguerite Jamois jouent, au théâtre Montparnasse, la « Médée » de Robinson Jeffers.

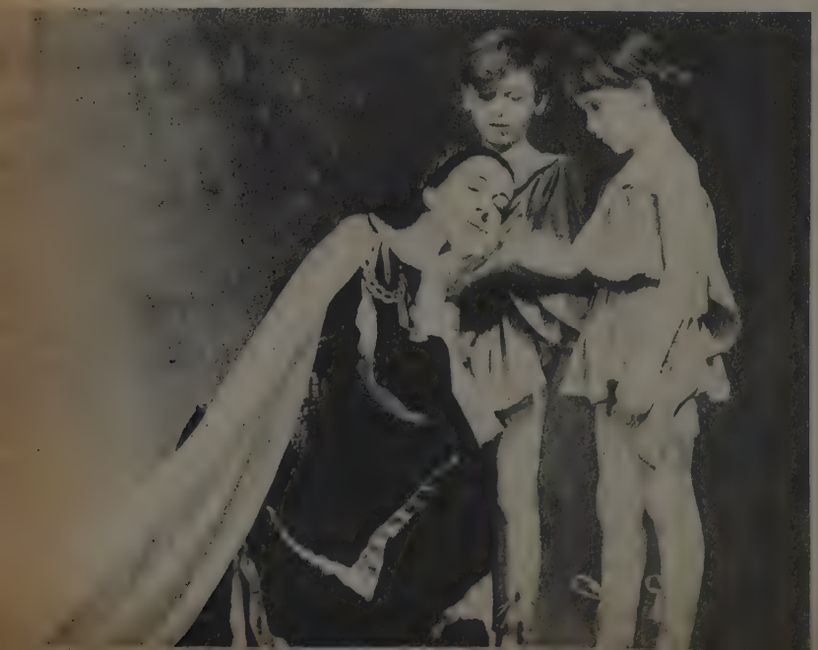
L'OPINION D'YVES GANDON SUR « MONTORGUEIL », « DÉLIVREZ-NOUS DU BIEN » ET « MÉDÉE »

Avec *Montorgueil*, de M. René Catroux, l' « esthétique » de Georges Ohnet s'installe sur la scène du théâtre Charles-de-Rochefort... par les côtés bouffes d'un dialogue sérieux.

L'action se passe dans un château des bords de la Loire, où vit une jolie collection de fantoches ; le marquis de Montorgueil, hobereau confit dans ses préjugés, ses deux fils, Melchior, fidèle image de son père, Stanislas, d'humeur fort différente et un peu sauvage. Il y a aussi Isabelle, femme de Melchior et maîtresse de Stanislas, et une servante au grand cœur. A ce quintette viennent se joindre un évêque, frère du marquis, et Chantal, fille de la maison, devenue religieuse dominicaine. Il s'agit d'entendre la lecture du testament d'un Montorgueil mort à point nommé pour restaurer les finances du château. Mais le Montorgueil en question institue son second neveu, Stanislas, légataire universel.

A ce coup, les belles âmes du marquis, de l'évêque, de Melchior et d'Isabelle se manifestent. Tous s'efforcent à convaincre Stanislas qu'il doit docilement remettre l'héritage à son aîné. Stanislas ne veut rien entendre. Alors les Montorgueil, déchaînés, emploient les grands

L'erreur de l'auteur fut, peut-être, d'avoir osé porter à la scène, après Corneille, ce personnage de mère démente.



L'HOMME D'ACTIO

Aux hommes qui souhaitent de comprendre notre monde incompréhensible, notre société humaine du XX^e^ siècle, cette société en même temps éprouvée, misérable, sans cesse à la recherche d'une formule d'équilibre et sans cesse déconcertée par le jeu des faits et les entreprises des hommes, je conseille de lire les deux volumes de souvenirs publiés par Edouard Herriot, depuis quatre ans, sous un titre pour moi nostalgique : *Jadis*. Les lecteurs de cet ouvrage considérable apprendront, j'en suis sûr, à mieux juger les événements auxquels ils ont — en quelque mesure, en quelque manière — été mêlés. Ils apprendront aussi, ce qui me semble toujours profitable, à mieux connaître un homme. Ce livre qu'ils auront lu, d'abord, comme une chronique du siècle, ils le consulteront, par la suite, pour y retrouver des dates, des portraits, des textes.

C'est l'histoire d'une vie, d'abord. Puis, de page en page, cette histoire d'un Français se mêle et en quelque sorte se marie à l'histoire d'un peuple, à l'histoire d'un continent, à l'histoire de notre espèce en proie à une extraordinaire crise de civilisation.

Presque tous les auteurs de Mémoires ont d'abord conté leurs années d'enfance et leurs années d'apprentissage. Cela donne, aux premiers cahiers, dans les ouvrages de cette nature, un grand charme. L'histoire relatée est alors celle des pensées plutôt que celle des actions : elle prend naturellement le style du roman à la première personne, sous réserve qu'elle nous montre déjà des personnages qui ont laissé un nom et des ouvrages. J'avais beaucoup aimé le premier volume de *Jadis*. J'y avais retrouvé, extraordinairement vivant, notre ami Edouard Herriot, avec sa vivacité de jugement, son esprit, sa prodigieuse mémoire, son érudition sans cesse en éveil. J'y ai retrouvé, dis-je, Herriot tel que je l'avais vu parfois, visitant une exposition et prodiguant les anecdotes illuminantes, animant un déjeuner amical, un jury littéraire, une assemblée d'intellectuels. Les ennemis qu'Edouard Herriot a rencontrés, pour sa gloire, au long d'une longue vie, se plaisent à le représenter comme lourd et ignorant. Ciel ! que la haine aime le paradoxe ! Que ces gens reprochent à Herriot l'énormité de son savoir et la vivacité qu'il manifeste dans l'utilisation de ce savoir. Alors ils attaqueront sur un bon terrain ; mais ils y seront battus.

Dans le second volume, celui qui vient de paraître, l'Histoire — avec une majuscule — s'impose de page en page. Edouard Herriot a été mêlé à tous les actes de la nation. On ne s'étonnera donc pas si le ton change, si le récit est à tout instant daté, si le style même prend de plus en plus le ton d'un journal de bord. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, le narrateur de saisir au passage la notation humaine, le trait piquant, de citer un mot fort et révélateur, de faire parler les poètes.

Mais qu'elle est longue et riche l'expérience de cet homme qui, Champenois de naissance, Lyonnais d'adoption, Parisien de carrière, est devenu, pour finir, ce qu'il m'est arrivé d'appeler « un Français, citoyen du monde » !

Ce second volume est donc tout entier consacré aux événements qui vont de 1914 à 1936. Le lecteur revoit toute la première guerre mondiale. Puis les années confuses de la première paix, les hésitations des Alliés, les aventures de la monnaie nationale, les tentatives faites par la France pour ne pas perdre — ô candeur ! — l'amitié de la Russie, les convulsions de la politique intérieure, la vie des assemblées délibérantes, les querelles de l'école unique, le drame de février 1934, les efforts désespérés en vue d'un armement, la montée sur l'horizon d'une ombre horrible, celle de Hitler, les jeux désespérants du problème italien, l'essai de réarmement, la signature, malgré tout, d'un traité avec les Soviets, et quoi donc encore ? L'Ethiopie... enfin la persévérance de certains Français pour affermir leur patrie en face de périls effroyables.

L'homme qui tient ici la plume, après avoir longtemps tenu la barre du gouvernail pour son pays, apparaît, en définitive, comme « un homme du milieu de la route ». Les gens de cette sorte — je les connais, je les ai toujours défendus — sont sûrs d'être insultés par l'extrême gauche et par l'extrême droite, celle-ci plus inventive dans l'insulte, plus cultivée, et donc mieux pourvue en ce qui touche le vocabulaire et les arguments.

LE TÉMOIN

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

et homme sait qu'un pays comme la France a fait assez de révolutions, ie son avenir et son bonheur sont désormais dans une politique de formes intelligentes et persévérantes. Cet homme n'est pas seulement n homme de gouvernement : il est un administrateur. Herriot a vécu meilleur de sa vie dans une époque où les hommes politiques pouvaient pas donner le plus clair de leur temps aux luttes électorales et aux mbinaisons ministérielles.

Nous avons bien des raisons de considérer, aujourd'hui, la politique en France comme un refuge pour les intellectuels épuisés, pour les intellectuels qui sont désertés par l'esprit d'invention. Tel n'est certes pas le cas de notre ami Herriot. Il a, dès le début, mené de pair la vie de l'universitaire, la vie de l'écrivain, de l'organisateur et du olitique.

Cela suppose des vertus non médiocres. — Je rappelle ici que le mot vertu vient de *vir* et signifie d'abord courage. — De courage, Edouard erriot n'a pas manqué. S'il a manqué de quelque chose, c'est de haine. on œuvre est toujours marquée non par l'esprit de parti, mais par l'esprit justice. L'étendue de sa culture intellectuelle lui permet toujours appeler à la rescousse les grands esprits de tous les temps et de se sauver désespoir par le sourire, par l'humour. Son œuvre suppose non seule- ent de l'énergie, mais de l'adresse. J'ai parlé de sa belle mémoire : elle dû l'aider beaucoup dans cette carrière mouvementée, car la mémoire t la politesse des chefs. L'auteur de *Jadis* nous démontre ce que nous vions, c'est qu'il a su être fidèle, et ce n'est pas un mince mérite. Enfin, a, dans le tumulte du forum, su demeurer irréprochable, et c'est pourquoi s ennemis ne peuvent avoir recours, contre lui, qu'au mensonge ou à insulte gratuite.

L'ouvrage qui vient d'être publié est riche d'aperçus qu'il faut isoler arfois de l'ensemble, en vue de méditation. J'ai noté qu'Edouard Herriot ouligne le rôle de Maximilien Harden en 1914. Et j'ai toujours pensé, effet, que si l'Allemagne de Hitler n'avait pas cédé à toutes les fureurs aciales, elle aurait eu avec elle tous ses juifs intelligents qui l'auraient idée. J'ai noté l'éloge du voyage, comme source d'inspiration et d'ensei- nement critique. Je cite deux points : il en faudrait citer mille. Un seul eproche, et d'ordre technique : ce gros et remarquable travail manque 'une table analytique. Elle aiderait le lecteur à consulter l'auteur sur un omme, sur un événement, sur un texte. Ce manque, j'en suis certain, era comblé dès la prochaine édition.

J'ai parlé de fidélité et cela m'amène, tout naturellement, à la conclusion de cette trop brève étude qui ressemble à un éloge, mais à l'éloge d'un vivant. J'ai toujours été navré, parcourant, par exemple, les pays de l'Union française, de voir que les hommes de mérite étaient toujours déplacés avant d'avoir eu le temps de faire une œuvre. J'ai it à maintes reprises : « Laissez les hommes en place ! »

La ville de Lyon a eu cette sagesse. Elle vient de rendre un hommage ffectueux à l'homme qui, pendant près d'un demi-siècle, l'a sagement dministrée. Herriot, dans son livre, parle beaucoup de Lyon. Il faut lire e qu'il écrit de Lyon pendant la première guerre mondiale. Il faut lire e qui touche à la ville et au bien-être de ses habitants. J'ai visité, naguère ncore, l'hôpital de la Grange-Blanche. Il est, pour moi, une œuvre exem- laire. Il est conforme à une formule que je préfère à la formule du style ertical, du style gratte-ciel. Il s'accommodera mieux des exigences de 'avenir. Nous pouvons le montrer aux étrangers avec orgueil.

Que je considère encore cette vie si pleine et si féconde, et je vois que ien n'y aura manqué. Edouard Herriot a connu les honneurs de la dépor- ation et ce n'est pas un mince titre de gloire. L'Académie française l'a, lans un grand mouvement amical, appelé à l'heure même où elle avait esoin de voir dans ses rangs un homme d'Etat qui fût aussi un grand ettré. L'éloge d'Edouard Herriot a été prononcé par un de nos amis, par n homme qui le connaît bien. Comme ce n'est pas à moi qu'est revenu 'honneur d'accueillir Edouard Herriot sous la Coupole, j'attendais la hance d'une revanche et d'un dédommagement. Elle m'est donnée ujourd'hui.

Michel Herbaut et Stella Dassas sont, au théâtre de Rochefort, les interprètes de « Montorgueil », une pièce « sérieuse » qui aurait pu être un bon vaudeville.

moyens : on révèle à Stanislas qu'il n'est pas le fils de son père. On écarte la pure religieuse. Melchior est tout prêt à renoncer à sa femme : qu'elle soit la maîtresse de son frère, en échange du magot.

Je passe sur le dénouement provoqué par la venue de la mère de Stanislas, laquelle, vingt-cinq ans plus tôt, quitta le domicile conjugal. Sans doute ne serait-il pas impossible de faire de *Montorgueil* une bonne pièce ; la construction en est assez solide. Mais il faudrait la récrire entièrement. De l'interprétation, je citerai Michel Herbault, qui a montré de la tenue, de la flamme et de l'aisance.

La première pièce de M. Jean Prieur, *Délivrez-nous du bien*, représentée au Studio des Champs-Elysées, ne brille pas par l'originalité. On croit d'abord entrer dans une œuvre de Lorca. Puis on tombe dans le mysticisme flamand de Martens. Enfin, de-ci, de-là, apparaissent des réminiscences de Claudel. Elisabeth, qui possède le don de guérir par l'imposition des mains, va jusqu'à ressusciter un enfant mort. On la tient pour une sainte, et sa famille l'exploite. Prisonnière de ses mérites, elle perd son fiancé et jusqu'à un amour de passage. Elle est condamnée au bien.

Par delà le symbole un peu fragile, on peut rendre hommage à la netteté du dialogue.

Une jeune actrice, Mlle Huguette Forge, a de la passion, du feu, elle est transportée par son rôle, elle le vit.

Je ne citerai que pour mémoire la *Médée* de l'Américain Robinson Jeffers, jouée par Mme Marguerite Jamois au théâtre Montparnasse. A tout prendre, on préférerait la *Médée* de Corneille. Fernand Gregh, à l'entr'acte, me citait ces admirables vers de l'acte IV :

Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune :
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flottants, le bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.

Je n'avais pas perdu ma soirée.

« Délivrez-nous du bien », joué par la Compagnie Daniel Leveugle au Studio des Champs-Élysées, ou les souffrances d'une chrétienne condamnée à la sainteté.

LE DERNIER DES 4 EST MORT

COMME COPEAU, DULLIN ET JOUVET, BATY VÉCUT ET MOURUT POUR LE THÉATRE

LE PREMIER DISPARU : COPEAU, fondateur du « Vieux-Colombier », mourait, âgé de soixante-six ans, en novembre 1949.

UN MOIS APRÈS, DULLIN, miné par la maladie, succombait à son tour. Il avait soixante-quatre ans.

L'AN DERNIER, JOUVET, emporté en pleine gloire dans son théâtre — à soixante-quatre ans également — eut la mort que tous quatre auraient pu souhaiter.

LE 13 OCTOBRE a pris fin la lutte que Gaston Baty soutenait depuis des années contre une implacable maladie du cœur.

D'APRÈS « MADAME BOVARY », Baty avait en 1936 écrit et mis en scène vingt tableaux animant d'une vie scénique intense le roman de Flaubert. Ici Rodolphe (Rolla-Norman) fait une cour pressante à Emma (Marguerite Jamois) devant les bocaux du pharmacien Homais.

SON PREMIER THÉATRE : « la Chimère » (ci-dessus), qu'il avait fondé.
LA PLUS BELLE CRÉATION DU GÉNIE COMIQUE FRANÇAIS DEPUIS MOLIÈRE ; c'est ainsi que Baty définissait Guignol, et il anima avec toute sa foi des « marionnettes à la française ».

AUTEURS JEUNES, MISES EN SCÈNE NEUVES, UNE RECHERCHE DE VINGT ANS

PAR ROBERT KEMP

DANS sa petite maison de Pélussin, où le retenait depuis plusieurs années l'épuisement de son cœur, Gaston Baty meurt à soixante-sept ans. Son rôle a été considérable, de 1920 à 1940, dans l'évolution du théâtre en France. D'abord, par le choix perspicace des jeunes auteurs qu'il a servis. Il crut en J.-J. Bernard et il confia le rôle de *Martine* à une débutante par lui « inventée », qui était Marguerite Jamois ; il crut à *la Cavalière Elsa,* de Mac Orlan, dont il joua une adaptation ; à *Têtes de rechange,* de Pellerin, dont la bizarrerie et le symbolisme ingénu séduisaient son esprit mystique et chimérique ; à *Maya,* de Gantillon, dont le réalisme provocant se gonflait d'idéologies sociales et métaphysiques... Ce lettré, qui a écrit sur le théâtre, et notamment sur les rapports du théâtre et de la religion, a été doublement homme de foi : foi chrétienne, foi artistique... Peut-être a-t-il dévié, quand, prenant une conscience trop brillante de son rôle de metteur en scène, il renonça à la quête d'écrivains nouveaux et se voua aux prouesses du décor, du costume, des groupements... Ce fut après ses débuts à la Chimère, le petit théâtre indigent et pur qu'il avait construit boulevard Saint-Germain, et après les curieuses créations qu'il égrena au Studio, que Baty, sur la scène plus grande du théâtre Montparnasse, commença de s'égarer... Egarements coupés de surprises délicieuses, comme la mise en scène poétique et presque chorégraphique des *Caprices de Marianne* et les saisissants tableaux de *Crime et Châtiment...* Mais Baty devenait illustrateur, aquarelliste... Il poussait à l'excès sa vieille méfiance de « Sire le mot », comme il disait, et remplaçait la tyrannie, toujours noble et immatérielle, du texte par la tyrannie des toiles peintes, des éclairages, de la robe... Sa *Madame Bovary,* son *Faust,* sa *Manon* devenaient des gravures d'époque, teintées, gouachées avec un goût parfait par Baty... Que de trouvailles, cependant, d'une ingéniosité unique, et dont l'avenir tirera parti ! Que d'esprit dans *le Chandelier* et *le Chapeau de paille d'Italie,* dont Bourdet le chargea à la Comédie-Française ! L'échec de sa *Bérénice* lui fut cruel et hâta sa retraite.

Baty avait fini par où commença Maeterlinck : il conçut le théâtre comme un théâtre de marionnettes ; il en fonda un, où il fit des merveilles. Là il était le « montreur ». Il faisait ce qu'il voulait.

Il était rigoureux envers lui-même, d'une sincérité, d'une limpidité sans ombres, dans sa pensée et dans sa vie. On l'aimait, on l'admirait, même en le combattant. S'il eût été comédien et qu'il eût paru à l'écran il serait aussi populaire que Jouvet. Aux amis du théâtre il n'aura pas été moins cher. Déjà, depuis son exil volontaire, le théâtre a perdu de sa vivacité, de sa vitalité. Son exemple fut beau.

SA VIE : UNE LEÇON D'ÉNERGIE...

QUELQUES SOUVENIRS DE J.-J. BERNARD

QUI eût dit, il y a quelques années, qu'il partirait après Jacques Copeau, après Charles Dullin, après Louis Jouvet ? Il semblait le plus malade, et déjà condamné... Mais, précisément, quel miracle d'énergie que ses dernières années !

Quand, ses forces déclinant, il dut abandonner à Marguerite Jamois la direction de Montparnasse, on pensa qu'il renonçait au théâtre. De fait, il se consacra quelque temps aux marionnettes, pour lesquelles il avait toujours eu une passion : « C'est, disait-il alors, le vrai théâtre. » Mais on vit bien que ce n'était qu'une boutade quand, à la surprise générale, il trouva dans son corps usé encore assez d'énergie pour créer le centre dramatique d'Aix-en-Provence.

De cette leçon d'énergie de la fin de sa vie je voudrais rapprocher celles qu'il nous donnait à ses débuts. Il y a trente ans il avait créé le groupement de la Chimère — des auteurs, des comédiens, des techniciens — et, sur la scène des Mathurins louée pour six semaines, il joua *Martine,* où débuta Marguerite Jamois, et *Intimité,* de Jean-Victor Pellerin.

Après cette première saison il s'agissait de trouver pour la Chimère un autre nid. Mais avec peu d'argent comment louer un théâtre ? « Eh bien, dit-il, nous allons construire une baraque. » Sa ferveur était communicative, et toute une saison, en face de Saint-Germain-des-Prés, on put voir la baraque de la Chimère, qui dès l'automne fut démontée et vendue, pour payer le passif, à une fabrique d'allumettes.

Mais la graine était semée et les prolongements de l'éphémère Chimère furent fructueux. Après un court passage à l'Odéon, aux côtés de Firmin Gémier, Gaston Baty s'installait au Studio des Champs-Elysées, où ce fut le long succès de *Maya,* de Simon Gantillon. Il passa une saison au théâtre Pigalle, un temps plus long au théâtre de l'Avenue et, enfin, s'installa dans cette vieille salle de Montparnasse qu'il sut rajeunir et rénover.

On ne peut en quelques lignes résumer une activité si féconde. Aussi bien n'ai-je voulu, compagnon de ses débuts, qu'attester ici que cette énergie qu'admirèrent tous ceux qui en furent témoins dans ses dernières années douloureuses était déjà la sienne quand il partait, riche de ferveur et d'espérance, sur les ailes de notre Chimère.

NUITS DE PARIS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Minuit. Il y a ceux qui dorment déjà. Et puis il y a les autres. Ils sortent du théâtre ou du cinéma... ou même d'un dîner chez les Untel, où l'ambiance ne fut pas exagérément réjouissante. Ils iraient bien se coucher, mais comme Gérard a raconté à Béatrice que c'était « divin » et « chou » dans cette nouvelle boîte à la mode, il faut bien qu'ils s'y rendent à leur tour.

— Une heure seulement, glisse le mari.

— Yes, darling, réplique madame, déjà très énervée à la pensée de danser le mambo avec le mari de Sophie, qui elle-même...

Mais ne nous occupons pas de ça !

Suivons-les plutôt à travers les cabarets en vogue.

Pour tout dire, il y a d'abord les établissements qui vous offrent (simple façon de parler), vers 10 heures du soir, le dîner-spectacle. C'est là une heureuse formule. On sait que l'on passera une bonne soirée chez Tonton, où l'on évitera d'emmener des premières communiantes ; aux Champs-Elysées le pavillon du même nom lance des jeunes de la chanson, et au club des Champs-Elysées règne une ambiance particulièrement gaie, puisqu'elle est conçue, préparée et réalisée par Gaby, un animateur auquel on ne résiste pas. Il existe à Paris des dîneurs qui désirent applaudir des attractions entre la poire et le fromage, il y a aussi ceux qui veulent participer à l'action ; d'où le succès de Gaby, chez qui le client devient, en même temps que le garçon ou le chef cuisinier, chanteur, danseur ou acrobate.

Gilles, dont le spectacle commence aussi vers 10 heures, a un programme varié, dont se détachent deux vedettes : Gérard Séty, qui a su se renouveler, et Micheline Dax, une fantaisiste qui possède à la fois du style, de la drôlerie, de la distinction et surtout de la personnalité.

A l'Amiral, Jean Richard paraît dans la nouvelle version de *Belle Mentalité*. A ne pas recommander aux pessimistes, qui pourraient ne pas goûter la loufoquerie. Moi j'aime ça... Comme je me permets de vous recommander Mylord l'Arsouille (une maison très décente où l'on n'assassine pas...), où, entre deux histoires de Francis Claude — champion du monde du débit rapide — et quelques gaudrioles trop lestes vous apprécierez le numéro musical de Bernard Lavalette, qui évoquera pour vous cent cinquante ans de chansons françaises. Elles sont fausses, comme il se doit, mais quel étonnant pastiche ! A voir et à entendre !

Patachou a fait sa rentrée chez elle. On y dîne aussi, mais c'est un peu avant minuit que la maîtresse de maison chante son nouveau répertoire. Quelle évolution et quelle réussite ! Qui aurait cru il y a quelques années que Patachou dirait avec émotion *la Prière* de Francis Jammes.

C'est Georges Brassens qui mit cette *Prière* en musique, et nous l'entendons dans ses œuvres violentes, poétiques et anticonformistes. Le succès de Georges Brassens est dû à son talent, bien sûr, mais aussi à cette sincérité totale qu'il apporte dans son tour de chant, où rien n'est fabriqué.

Au Stork Club, l'orchestre de Renato enchante ceux qui aiment danser, et Dany Dauberson y chante. Une belle voix grave, une présentation irréprochable, de l'autorité... et, parmi des refrains parfois amers, Dany Dauberson a eu raison de glisser des chansons de charme, ce qui l'oblige à sourire. Personne ne s'en plaindra !

Frede a repris la direction de son Caroll's et a ainsi pu expérimenter la fidélité de sa clientèle. Mouloudji y remporte un très vif succès. Lui aussi a un peu abandonné le genre « trop littéraire » pour se faire applaudir dans un répertoire où il déploie des dons charmants. Marga Llergo est une chanteuse mexicaine dont l'entrain est communicatif. Seule ou, tard dans la nuit, chantant aux tables ou avec l'orchestre, Marga Llergo est une animatrice de qualité !

Chez Maurice Carrère une clientèle d'habitués assure toujours la vogue de ce *night-club* où Aimé Barelli vient de faire sa rentrée.

Ceux, enfin, qui aiment danser et ne pas se taire pendant un tour de chant se retrouvent avec une régularité presque mathématique au Jimmy's et à l'Eléphant blanc. Montparnasse a détrôné les Champs-Elysées et Montmartre... pour la danse tout au moins.

Bing Crosby, venu au Stork Club, a demandé à Dany Dauberson de chanter, U. S. A., « Tu voulais ». **Ci-dessous :** Patachou, qui a chanté au Portu

A la première de « la Minute de vérité », donnée à l'Empire au profit du Soutien confraternel des journalistes ; **de gauche à droite** : Jean Delannoy, Michèle Morgan, Henri Jeanson et Daniel Gelin.

hez Gaby, ambiance gaie : le serveur de café, un noir, participe à l'action et fait danser une cliente.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « LA MINUTE DE VÉRITÉ »

De crainte de me tromper, je recopie textuellement l'explication que les scénaristes proposent eux-mêmes à leur titre :

« Un mari apprend que sa femme l'a trompé. Un immense abîme sépare brusquement ces deux êtres à qui dix ans de vie commune ont donné tant de souvenirs. Ils ont dû avoir de la chance, ils ont dû s'aimer ; dans leurs professions, ils ont chacun réussi. Tout est remis en question, leur avenir, et même leur passé, qu'ils pouvaient croire hors de danger. Où il y avait des certitudes, au moins des habitudes heureuses, il n'y a plus que le doute. Ils se regardent comme deux étrangers, comme deux ennemis. Ils se détestent tous les deux pour la découverte qu'ils viennent de faire. Par la force des choses, cette nuit va devenir la nuit de la vérité, la nuit où toute la lumière doit être faite. L'homme et la femme, qui croyaient se connaître et vivre dans l'intimité l'un de l'autre, ne se connaissaient pas, ne connaissaient pas tout de leur détresse ou de leurs problèmes. Ils ne connaissaient chacun qu'une vérité partielle. Chacun avait sa vérité, sa vision des choses. Ils vont avoir à la fois l'obligation et l'occasion de confronter les versions et de se dire enfin, face à face, leurs quatre vérités. Chacun va arracher à l'autre, lambeau après lambeau, les parties cachées, secrètes de sa vie. Ils vont sortir du silence, enfin ; ils vont parler... ils vont s'expliquer. Comment en sont-ils venus là ? C'est pour eux une nécessité absolue de le savoir. Chacun de leurs souvenirs, chaque épisode qu'ils sont dans l'obligation d'évoquer pour faire avancer cette enquête doit les approcher de la décision urgente qu'ils doivent prendre.

» De chacune de leurs paroles va dépendre la conclusion qu'ils vont donner à ce drame. »

Ainsi donc nous retrouvons le schéma traditionnel : le récit commence avec la crise, et les événements qui permettent de comprendre celle-ci sont évoqués par une série de retours en arrière. Sans doute ce lessivage conjugal justifie dans une certaine mesure les réminiscences auxquelles se livrent les époux, mais il faut bien reconnaître que chacun d'eux s'adresse beaucoup plus au public qu'à son interlocuteur, racontant ce que celui-ci sait fort bien, mais que celui-là ignore et a absolument besoin de savoir pour comprendre ce qui se passe. Sans doute la virtuosité technique de Jean Delannoy éclate dans ces passages du présent au passé, mais leur justification psychologique est moins évidente. Nous sommes loin de la prodigieuse habileté avec laquelle Pirandello (auquel les auteurs se réfèrent expressément, comme l'indique l'expression « chacun sa vérité ») exposait des antécédents beaucoup plus compliqués en ne permettant à ses personnages que les répliques qui leur étaient dictées par la situation.

Car, en fin de compte, c'est une toute petite histoire, d'une banalité sans remède, qui est méticuleusement et prolixement racontée. Elle risquerait d'être ennuyeuse si elle se déroulait dans l'ordre chronologique et si elle n'était teintée par l'émotion assurée dès le début par la mort imminente d'un des protagonistes de l'éternel triangle. Cette millième mouture du drame boulevardier à la manière de Bataille-Bernstein, même dûment rajeunie par un décor contemporain (le Paris de l'occupation et de la libération), n'a d'autre mérite que de ramener sur l'écran le couple Gabin-Morgan, qu'on n'avait plus revu depuis *Remorques*. Mais ce mérite est incontestable. Les rôles ont été taillés pour eux sur mesure et les servent, même dans ce qu'ils ont de conventionnel et d'agaçant : ce grand médecin et cette grande actrice, heureux parents d'une ravissante enfant, en proie néanmoins à un grand drame sentimental parce que l'amant de madame se donne la mort le jour de leur dixième anniversaire de mariage et que le hasard fait que le mari est appelé à lui donner les soins d'urgence. En dépit de son talent, le pauvre Daniel Gelin est écrasé entre un Jean Gabin qui n'a jamais été plus sobre ni plus puissant, même dans de meilleurs rôles, et par une Michèle Morgan qui se paie le luxe de vieillir de dix ans dans le scénario et de rester toujours aussi belle et aussi émouvante.

Ce couple de vedettes est incontestablement une valeur-or sur le marché commercial de la cinématographie française.

LE CENTENAIRE DES SERVICES DES MESSAGERIES MARITIMES

Vers la fin de décembre, l'an dernier, la Compagnie des Messageries maritimes célébrait dans l'intimité le centenaire de ses services maritimes. A cette occasion le président de la compagnie, M. Anduze-Faris, rappelait l'histoire de la société et la liste des lignes créées par elle depuis que, le 9 novembre 1851, l'*Hellespont* partit de Marseille pour Civita-Vecchia. Ce fut cette date, en effet, qui marqua l'inauguration des services maritimes postaux de la Méditerranée prévus par la loi du 8 juillet 1851. La société concessionnaire s'appelait alors Société des services maritimes des Messageries nationales. Elle prit en 1853 le nom de Compagnie des services maritimes des Messageries impériales, puis, le 1er août 1871, celui de Compagnie des Messageries maritimes, qu'elle a conservé depuis.

L'extension fut continue, vers la Grèce, l'Algérie et la Tunisie ; en 1857, vers le Brésil et La Plata, puis vers la Chine, La Réunion,

Maurice, le Japon, l'Australie, bref vers tous les points du monde. C'est un paquebot des Messageries, le *Peluse*, qui, le 17 décembre 1869, derrière le yacht impérial l'*Aigle*, utilisa le premier la route du canal de Suez.

La flotte des Messageries, fort éprouvée en 1914-1918, patiemment rétablie dans les années qui suivirent, a payé un lourd tribut à la seconde guerre mondiale, où elle a perdu vingt-cinq unités. Energiquement, ses dirigeants ont refait un effort de reconstitution. De nouveaux navires ont été construits. Le dernier, le *Calédonien*, partait au début d'octobre pour le Pacifique. Il sera dans quelque temps doublé par le *Tahitien*, qui est le sixième navire lancé depuis le début de l'année par les Messageries.

Pour commémorer ce centenaire des services maritimes, la compagnie a fait frapper une médaille. Elle a, en même temps, publié un livre luxueux, orné de fort beaux bois composés et gravés par Patrick de Manceau. André Siegfried y met en relief avec autorité l'importance des liaisons assurées par les Messageries tandis que Jérôme et Jean Tharaud accomplissent en quelques pages exquises une croisière aux terres du souvenir. Ce livre est un juste hommage aux états-majors, aux équipages, aux personnels qui, depuis 1851, ont bien servi le pavillon aux coins rouges, timbré de deux lettres noires.

Ci-dessous : le « Calédonien », le dernier bateau mis en service, et l'« Hellespont », qui, en 1851, relia Marseille à Civita-Vecchia.

LE « LOUIS-LUMIÈRE », DES CHARGEURS RÉUNIS, RAPPELLERA A L'AMÉRIQUE LATINE UN GRAND SAVANT FRANÇAIS

Le 9 octobre dernier, en présence de M. André Morice, ministre des Travaux publics et des Transports, la Compagnie des Chargeurs Réunis inaugurait au Havre le cinquième paquebot de la série des Savants. Les quatre premiers s'appellent *Claude-Bernard, Lavoisier, Laennec, Charles-Tellier*. Le dernier porte le nom glorieux de *Louis-Lumière*. Les cinq paquebots, affectés à la ligne d'Amérique du Sud, offrent aux passagers des installations qui joignent le confort à l'agrément. Nous avons pu, au cours de la visite du *Louis-Lumière*, admirer la sobre élégance du grand salon, le goût exquis avec lequel est décoré le salon de lecture, où l'on aimera à passer de longs moments, et aussi la piscine, le fumoir, le bar. Appartements de luxe et cabines ont été aménagés de manière à donner aux voyageurs un cadre où ils aient plaisir à vivre les jours de la traversée. L'emploi de bois de diverses essences, le choix des coloris des étoffes contribuent beaucoup à l'impression claire et avenante. Cet ensemble fait honneur à MM. Barbe et Joussemet, les architectes décorateurs qui l'ont conçu, et aux artistes qui ont collaboré avec eux.

Au déjeuner, servi dans la grande salle à manger du bord, M. Francis Fabre, président des Chargeurs Réunis, après avoir salué le ministre, les membres de la famille de Louis Lumière et la marraine du navire, Mme Desforges, rappela la carrière de l'inventeur du cinématographe. Puis il indiqua que l'entrée en service du *Louis-Lumière* marque une étape dans la reconstitution de la flotte de la compagnie, qui a réalisé 73 % de son programme de remplacement. Il insista sur l'importance de la standardisation et de la normalisation en matière de constructions navales et, plus encore, sur la notion de rentabilité, essentielle au moment où le développement de l'aviation modifie la conception du rôle du paquebot en attendant que s'établisse la coordination air-mer.

Dans sa réponse M. André Morice souligna à son tour la nécessité d'aboutir à un accord entre les deux modes de transport, ajoutant que la compétition doit s'appuyer sur une politique du prix de revient. Après avoir annoncé que 1953 verrait sans doute la fin de la reconstruction de la marine marchande, mais n'en laissera pas moins un travail abondant, puisqu'il va falloir remplacer un million de tonneaux qui seront bientôt hors d'âge, le ministre conclut : « Je suis convaincu que ce qui compte, c'est le retour à la loi de l'effort : seule elle est génératrice de résultats. »

De droite à gauche : le ministre, M. André Morice, M. Francis Fabre, président des Chargeurs, et le commandant du paquebot.

Le paquebot « Louis-Lumière », cinquième de la série des Savants, photographié au Havre le jour de l'inauguration.

LES MACHINES A CALCULER DE BUREAU

UNE VISITE AU SALON 1952

TROIS ÉTAPES VERS L'AUTOMATISME INTÉGRAL

PAR J.-P. FLAD

En parcourant le Salon de l'équipement de bureau 1952, qui se tient actuellement à la porte de Versailles, le visiteur ne peut manquer d'être surpris par l'abondante et vivante présentation de machines à calculer de bureau de tous modèles. Ce qui se dégage de leur examen, même sommaire, est une tendance chez les plus modestes, ou machines à main, à la réduction du volume et à la simplification des gestes nécessités par leur emploi ; chez les plus perfectionnées, ou machines électriques, l'orientation présente est à l'automatisme intégral ou, du moins, très poussé.

Destinées à l'accomplissement des quatre opérations fondamentales, les calculatrices sont en général non imprimantes, l'opérateur ayant à lire les résultats des calculs dans des cadrans à fenêtres multiples.

Les additionneuses, dont la fonction se borne à l'addition et à la soustraction, sont imprimantes en majorité ; leur bande de papier enregistre non seulement les résultats dits totaux ou soldes, mais aussi toutes les données posées par l'opérateur. Le contrôle ultérieur est ainsi possible.

Depuis quelques années sont sorties diverses calculatrices imprimantes dérivées des précédentes, mais capables des quatre opérations sous forme automatique. Chez l'une d'elles, présentée par la firme italienne Olivetti, la simplicité de manœuvre et le contrôle permanent des calculs enregistrés justifient une vogue croissante, malgré une certaine lenteur de fonctionnement si on la compare aux calculatrices à cadrans de lecture.

Les machines comptables réalisent la liaison plus ou moins intime de la machine à écrire et de l'additionneuse. Elles se prêtent à la tenue simultanée des livres ou des documents comptables en plus du calcul automatique des totaux et des soldes. Ce sont de loin les plus volumineuses, mais leurs possibilités multiples les imposent dans l'équipement moderne de toute entreprise moyenne. Lorsque le travail comptable comporte la multiplication et la division, comme pour l'établissement des factures ou des feuilles de paie, on utilise, sous le nom de machines synchronisées, des ensembles formés d'une calculatrice à cadrans et d'une machine comptable reliées par un câble à liaisons électriques. Une solution convenant aux travaux de facturation et de devis est réalisée par deux marques, américaine et allemande.

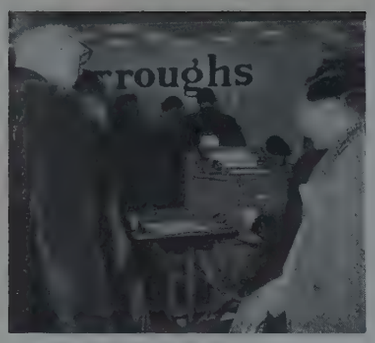
Cette machine américaine est la seule capable d'extraire automatiquement les racines carrées.

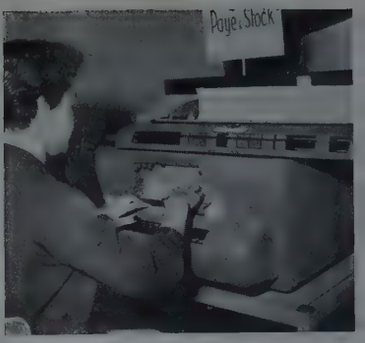
Une calculatrice imprimante qui se recommande par sa facilité de manœuvre.

LA MULTIPLICATION N'EST QU'UNE SUITE D'ADDITIONS...

Revenons essentiellement aux calculatrices à cadrans de lecture ; ceux-ci sont portés habituellement par un chariot pouvant se déplacer latéralement et occuper diverses positions décimales qui deviennent nécessaires à propos de la multiplication ou de la division.

Commençons par l'addition : ici chaque nombre s'inscrit en général sur un clavier de touches chiffrées. Pour poser 435 on enfonce les touches 4, 3, 5 respectivement dans les trois dernières colonnes de droite, s'il s'agit d'un clavier complet. La machine est alors prête à ajouter ou à retrancher les nombres 435, 4.350, 43.500... sui-





De gauche à droite : machine « Sensimatic ». — Appareil enregistreur destiné à la dictée du courrier. — Machine à facturer qui inscrit automatiquement, dans les colonnes voulues, les différents résultats — Le synchronisme de cet appareil autorise sa double utilisation : paye et stock.

vant la position donnée au chariot. Les résultats successifs, sommes ou différences, apparaîtront dans le cadran du totalisateur porté par le chariot.

La multiplication se fait par additions répétées du multiplicande suivi ou non de zéros. Soit l'exemple 435×213 ; ajouter deux cent treize fois 435 serait trop long ; on décompose en trois parties :

435×200
435× 10
435× 3

soit : 43.500×2=87.000 (2 additions).
— 4.350×1= 4.350 (1 addition).
— 435×3= 1.305 (3 additions).

Le produit : 92.655 (6 additions), se lit au totalisateur.

Dans l'exécution de ce produit le chariot est placé en trois positions successives pour tenir compte des zéros ajoutés à droite de 435. Il est important de pouvoir contrôler le nombre d'additions faites dans chaque position ; à cet effet le chariot porte un second cadran, dit compteur, où se formera le multiplicateur 213.

Dans les machines vraiment automatiques du marché actuel la tâche de l'opérateur est simplifiée à l'extrême. Outre la pose décrite du multiplicande, il suffit d'enregistrer en bloc le multiplicateur à l'aide d'un clavier distinct ou non du premier et souvent réduit à dix touches. Ensuite, dès la mise en action d'une touche motrice, le programme se déroule : effaçage des résultats d'un précédent calcul, mise en position du chariot, commande des tours additifs, déplacements pas à pas du chariot, le tout par l'action du moteur électrique sous le contrôle d'une sorte de servo-mécanisme. Une étonnante calculatrice de la marque suédoise Facit ne possède qu'un seul clavier réduit de dix touches chiffrées ; dans l'exemple cité on tape sur celles-ci le multiplicateur 213 (touches 2, 1, 3), le signe ×, le multiplicande 435 (touches 4, 3, 5) et le signe =. Au dernier de ces huit gestes la machine entre en action, et après deux ou trois secondes on lit dans les cadrans :

0000000092655 00000213
et plus bas : 435.

... TANDIS QUE LA DIVISION EST UNE SUITE DE SOUSTRACTIONS

Le programme de la division ressemble à première vue à celui de la multiplication, mais chaque addition partielle sera remplacée par une soustraction. En reprenant l'exemple traité, diviser 92.655 par 435 revient à retrancher du dividende 92.655 le nombre 43.500 à deux reprises, 4.350 une fois et 435 trois fois, ce qui reconstitue le quotient 213. Mais si l'opérateur n'exerce aucune surveillance ou évaluation mentale préalable, comment saura-t-il qu'il doit s'arrêter précisément après deux, une, trois soustractions dans les positions successives du chariot ? En fait, l'opérateur ou la machine automatique fait dans chaque cas une soustraction de trop, ce qui produit un dépassement.

Jadis une sonnette vous avertissait, et l'on rajoutait 43.500 avant de mettre le chariot en position suivante. Dans un programme de division automatique le dépassement commande un tour correctif en addition, le déplacement du chariot, puis les soustractions reprennent dans l'ordre décimal suivant. Un ingénieux mécanisme préside au fonctionnement précédent, qui comporte un changement de marche après chaque dépassement et chaque tour correctif. Tout chiffre du quotient apparaît au compte-tours après avoir dépassé un court instant d'une unité sa valeur définitive. Le reste de la division, s'il y en a, subsiste seul à la fin dans le totalisateur.

Un très grand nombre des marques exposées réalisent cette division vraiment automatique. Nous ferons mention spéciale de la Mercédès Euklid 38, de fabrication allemande, qui possède un clavier en général assez vaste pour y inscrire en deux zones différentes le dividende et le diviseur côte à côte. La division s'engage par simple enfoncement de la touche marquée, et tout se déroule sans surveillance. Ailleurs, la manœuvre n'est guère plus longue, mais commande l'enregistrement préalable du dividende suivi de la pose du diviseur. Dans ce cas, deux constructeurs américains présentent un modèle capable de réparer une erreur d'alignement commise dans la pose du diviseur. Le chariot se place de lui-même dans la position de départ la plus favorable au calcul progressif et rapide du quotient.

L'EXTRACTION DE LA RACINE CARRÉE : TRIOMPHE DE L'AUTOMATISME

Même ce triomphe de la technique n'est rien devant la faculté nouvelle de la machine à calculer en dehors du champ des quatre opérations fondamentales. Nous faisons allusion à l'extraction tout automatique de la racine carrée, rendue possible sur la marque américaine Friden SRW, importée en juin dernier et présentée au Salon. Cette machine diffère à peine par l'aspect extérieur de sa devancière, l'Ultramatic, destinée aux quatre opérations fondamentales, sous la forme tout automatique dont nous avons parlé, en y comprenant la correction des erreurs d'alignement en division. Un examen attentif de la base du clavier permet d'y découvrir onze touches carrées portant les numéros 09988776655. Ce sont les touches spéciales nécessaires à la commande de l'extraction de la racine carrée. La manœuvre est des plus simples. Si l'on désire par exemple $\sqrt{52}$, on pose 52 au clavier dans les deux colonnes de gauche et l'on enfonce la touche carrée placée aussitôt après la colonne portant les unités de 52. Le numéro 9 de cette touche de commande annonce que la racine formée par la machine comprendra 9 décimales. Une fois la machine lancée, une activité considérable y règne sans aucune intervention de l'opérateur ; huit secondes après on lit au compte-tours : 7,211102550, qui est la valeur approchée, avec 9 décimales, de la racine carrée de 52. Sans pouvoir entrer dans tous les détails du programme accompli, disons que les chiffres de la racine se sont formés les uns après les autres, en croissant d'unité en unité, avec un dépassement corrigé à chacun d'eux, comme dans la division. La machine opère encore par des soustractions méthodiques, mais à chacune le nombre retranché change. Un mécanisme secret et invisible enregistre et modifie ce nombre, qui, composé au début d'un ou deux chiffres, s'amplifie sans cesse jusqu'à dépasser la longueur des dix chiffres de la racine. Grâce à son servo-mécanisme, en huit secondes la machine accomplit quarante-neuf cycles de travail avec dix tours correctifs d'un dépassement. L'enregistreur secret emploie trente-quatre nombres successifs : 05, 15, 25...75, 705, 715... pour finir par 72111025505 suivant une loi trop longue à décrire.

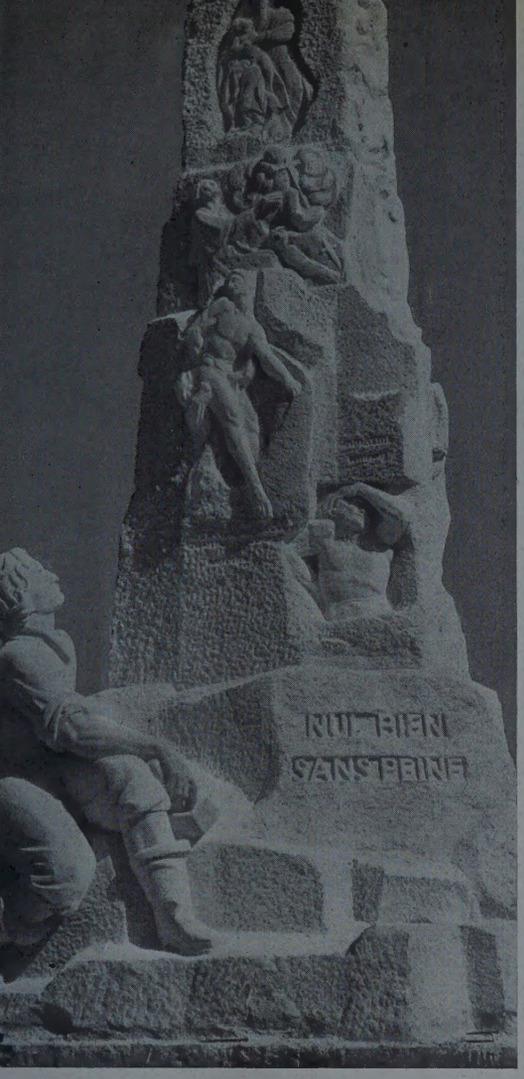
Ce tour d'horizon consacré au calcul automatique grâce aux simples machines de bureau réalisées à l'heure actuelle a rappelé ces trois étapes :

La multiplication, où la machine exécute pas à pas un programme à sens unique à partir d'un nombre invariable, ou multiplicande, inscrit au clavier ;

La division, où la machine accomplit une marche tâtonnante et à double sens à partir d'un nombre invariable, le diviseur, porté au clavier ;

Et, en 1952, l'extraction de la racine carrée, où le servo-mécanisme invisible Friden orchestre un défilé de nombres perpétuellement renouvelés, qu'aucune main n'a inscrits cependant et qui travaillent dans une course à double sens, conduisant aux plus hautes approximations.

Il y a cinquante-sept ans, l'« adressographe » en était à ses débuts. Que de progrès depuis !



Ci-dessus : M. Ricard, à qui est due l'initiative de l'édification de ce monument, félicite celui qui le réalisa, le sculpteur Botinelly **(à droite).**

EN HOMMAGE A PIERRE PUGET

C'est une heureuse idée d'avoir érigé un monument à Pierre Puget dans l'île de Bendor, qui repose sur les flots méditerranéens à quelque 300 mètres au large de la riante plage de Bandol. Le nom du grand artiste, auquel, comme à Léonard de Vinci, il était peu de branches du savoir humain qui demeurassent étrangères, est lié aux noms de Toulon et de Marseille. A Toulon il prodigua les inventions de son génie de sculpteur. Pour Marseille il avait conçu un projet d'urbanisme dont les préoccupations d'économie des édiles du temps empêchèrent le plein accomplissement.

Le monument de l'île de Bendor, fixé sur un rocher naturel, a pour auteur le sculpteur Botinelly, un Bas-Alpin, qui vit depuis trente ans à Marseille et qui est titulaire de la médaille d'or aux Artistes français. En belle pierre rose du Gard, haut de 7 m. 70, ce monument évoque avec noblesse Puget devant la vision de son œuvre.

Il rappellera, sur une place qui porte désormais son nom, au centre de la jetée, le souvenir d'un puissant créateur.

Au cours de l'inauguration, les officiels admirent la vue qui s'offre de la terrasse, où les habitants pourront pratiquer les sports.

LA « CITÉ VERTICALE »
LE CORBUSIER

Monsieur Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction, a inauguré l' « unité d'habitation » construite à Marseille par Le Corbusier et qu'on désigne généralement sous le nom plus poétique de « Cité radieuse ». On sait à quelles polémiques a donné lieu l'ensemble architectural que le ministre a qualifié d' « expérience totale ». La première pierre du vaste immeuble avait été posée au mois d'octobre 1947. Trois cent trente-sept appartements de six types différents, qui recevront mille six cents locataires. Une école maternelle fonctionne déjà. Puis magasins, solarium, gymnases, garages s'ouvriront. « Vous avez réussi, monsieur Le Corbusier », a affirmé M. Claudius-Petit en remettant au bâtisseur de la maison qui préfigure peut-être celle de demain la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

PETITES CHRONIQUES

M. André Garban, président du comité du Salon national (à gauche), présente les œuvres exposées à M. Jean Masson, secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports (au centre).

SALON EN NOIR ET EN COULEURS

Le VII[e] Salon national de la Photographie se tient actuellement à la Bibliothèque Nationale. Alors que l'an passé encore un thème était imposé aux envois, le choix du sujet est libre à la présente exposition. Conséquence de cette détermination, les œuvres paraissent, dans l'ensemble, plus hautes en qualité, chaque artiste ayant choisi le thème qui l'inspirait le plus. André Garban, avec ses *Sculptures bretonnes*, montre combien l'art photographique peut faire mieux comprendre un autre art. Quelle maîtrise dans *Antiquités égyptiennes*, de Sougez, et quelles extraordinaires compositions que ces *Quatre Eléments*, de Willy Ronis !

La couleur gagne sensiblement du terrain et s'impose cette année par quelques images de valeur. Dans ce domaine René Jacques expose une *Nature morte* qui réunit sur une même plaque les difficultés d'une prise de vue de jour et de nuit. Avec les bien attachantes compositions de Pierre Jahan, *Ermite, Echecs, Solitude de l'Amour*, le photographe dispose des couleurs comme si elles étaient à portée de sa main sur une palette.

NÉCROLOGIE

Georges Heuillard

Georges Heuillard, député radical de la Seine-Inférieure, est mort à Rouen. Déporté pendant l'occupation à cause de son action dans la Résistance, il en revint miné par la fatigue et la maladie et se sachant perdu. Cet ardent patriote, engagé volontaire de la guerre de 1914-1918, continua à assumer avec le plus grand soin ses tâches de parlementaire. Il intervint le 12 février dernier dans le débat sur l'armée européenne — les huissiers avaient dû le hisser à la tribune — et son bref discours fit sur l'Assemblée bouleversée une impression poignante, dont le président Herriot se fit l'éloquent traducteur.

« Je vais mourir ! s'écria Georges Heuillard. Je ne veux pas que mes fils, que mes petits-fils soient incorporés avec ceux de mes bourreaux. Je vous crie : « Méfiez-» vous de l'Allemagne ! » Georges Heuillard repose au cimetière de Neufmarché, la commune dont il était maire. M. André Marie avait tenu à apporter à son ami et collègue un dernier hommage.

LES SPECTACLES

TH. des VARIETES
N'ÉCOUTEZ PAS, MESDAMES !
avec
SACHA GUITRY

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FRANCE ET L'ANCIEN RÉGIME :

Alfred Leroy, *Visages de la France au XVIII[e] siècle* (Floury, 182 pages). Une évocation nostalgique de cette période aimable et brillante que fut le couchant de la monarchie, si différente de l'image frivole que nous en ont laissée les mémorialistes.

L'auteur dresse un bilan de la civilisation française sous toutes ses formes (vie de société, arts, littérature, gastronomie), à laquelle les hôtes étrangers les plus illustres rendirent un témoignage unanime. Jamais l'hégémonie universelle de la langue française, le prestige de l'esprit français ne rayonnèrent avec autant d'éclat.

Mais, comme l'observait Montesquieu, la prospérité tourne plus la tête que l'adversité ; l'adversité nous avertit, tandis que la prospérité fait qu'on s'oublie. Le Français du XVIII[e] siècle est raisonneur, irritable, émotif. Il aspire au changement, malgré cette « douceur de vivre » dont nous trouvons ici un reflet émouvant. Dans un climat enchanteur la société aisée s'adonne aux joies de l'esprit, sans se soucier des nuages qui s'amoncellent. Des fortunes scandaleuses s'édifient, les mœurs se relâchent, les institutions défaillent ; ceux-là mêmes qui ont modelé l'image du régime creusent le fossé dans lequel il s'écroulera.

Ils n'en ont pas moins laissé à la postérité des trésors impérissables.

Nuancé à l'infini, mais solidement documenté, ce livre fait justice de bien des préjugés et des légendes. Cette France, à la fois proche et lointaine, n'avait-elle pas des passions, des troubles et des soucis comparables sous bien des rapports à ceux qui travaillent notre génération ?

LA BOURGOGNE :

Jean-Alexis Neret, *le Téméraire, Charles de Bourgogne* (Amiot-Dumont, 312 pages). Les historiens d'aujourd'hui s'attachent à une œuvre patiente de mise au point en réformant les jugements un peu sommaires sur lesquels nous avons pris l'habitude de juger le passé. Tel est bien le but que se propose M. J.-A. Neret quand il nous démontre, dans une étude solidement documentée, que ses ancêtres furent peut-être plus téméraires que le célèbre duc de Bourgogne. Il n'y avait rien en lui qui fût inconsidéré, rien qui ne fût d'un homme d'Etat, ou plus simplement d'un homme politique. Sa jeunesse avait été sage ; on s'étonnait de sa gravité, voire de sa mélancolie. Il avait avec son rival Louis XI des points communs : ils étaient imbus l'un et l'autre de ressentiment, d'orgueil, de mépris pour les hommes. Mais la politique à facettes de Charles a plus de solidité que celle du roi de France.

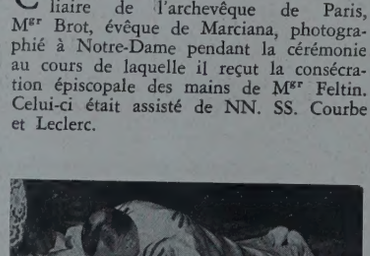
Maître d'un Etat sans profondeur, dangereusement étiré et coupé en deux par la Lorraine, il recherche moins les conquêtes que les alliances. Ce « grand duc de Ponant » faillit ceindre la couronne. Ce n'est pas la témérité qui déjoua ses ambitieux projets ; c'est au contraire le manque de confiance dans ses forces pour avoir mesuré trop lucidement les risques de l'entreprise. La légende de sa survie hanta longtemps l'imagination populaire. Elle perpétua, en l'auréolant, la mémoire de ce prince que l'histoire a appelé le Téméraire, mais que les Flamands surnommaient « le Travaillant ».

Albert Mousset

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mgr Brot sacré à Notre-Dame

Ce prélat prosterné est le nouvel auxiliaire de l'archevêque de Paris, Mgr Brot, évêque de Marciana, photographié à Notre-Dame pendant la cérémonie au cours de laquelle il reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Feltin. Celui-ci était assisté de NN. SS. Courbe et Leclerc.

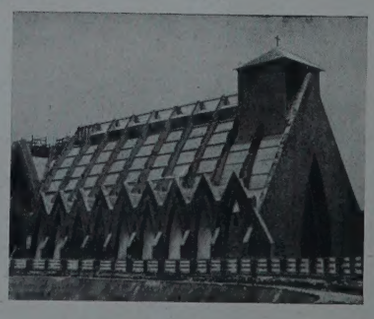


Une abbaye bénédictine au cœur de l'Atlas

Vingt moines de l'abbaye d'En Calcat sont arrivés à Toumiline, aux environs d'Azrou, dans le Moyen-Atlas marocain ; ils doivent y fonder une nouvelle abbaye bénédictine.

Sainte-Anne-du-Congo et le centenaire de Mgr Audouard

Les fêtes du centenaire de Mgr Audouard, qui évangélisa l'A.-E. F., ont été célébrées à Brazzaville avec un éclat particulier. Elles coïncidaient, en effet, avec l'achèvement de la cathédrale Sainte-Anne-du-Congo. M. Aujoulat, secrétaire d'Etat à la France d'outre-mer, fut accueilli par M. Chauvet, haut commissaire de France, à ces cérémonies, où se manifesta de façon touchante la ferveur des fidèles locaux. Ceux-ci ont en effet participé à l'achèvement de la cathédrale — on remarquera que notre cliché fut pris avant la pose du toit en céramique — notamment en apportant la terre de remblai servant de base au maître autel, et en tirant à bras l'énorme pierre de cet autel.



ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
LOCATION 14 JOURS D'AVANCE

UN GESTE DE GRATITUDE ENVERS LE GÉNÉRAL RIDGWAY

Ce point que le général Ridgway désigne du doigt sur la carte de France marque l'endroit où il fut parachuté en juin 1944. C'est en souvenir de ce débarquement, et également en manière de protestation contre les injures proférées par les communistes à l'égard du commandant en chef allié, que deux artisans parisiens, MM. Henri Roger (à droite) et Paul Sire (à gauche), tous deux anciens combattants, ont gravé une médaille portant l'inscription : *1944-1952. Ridgway Welcome.* Le général tint à remercier lui-même les deux ouvriers de cette initiative touchante, qui lui prouve que le remue-ménage d'une poignée d'agitateurs ne représente en rien les véritables sentiments du peuple de France.

TOUTES NOS PROVINCES SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES

La plupart des Parisiens, originaires, comme on sait, de nos provinces, auront pu accomplir un pèlerinage jusqu'à leurs sources à l'occasion du congrès annuel de la « Confédération nationale des groupes folkloriques français ». Celui-ci, réuni au musée des Arts et Traditions populaires du palais de Chaillot, a été l'occasion d'un défilé folklorique où chaque groupe représentatif d'une région était précédé d'un instrument local. Cette manifestation présentait un mérite rare en de semblables circonstances : celui d'une parfaite authenticité dans la reconstitution du costume.

Une série de
PHOTOGRAPHIES INOUBLIABLES
de la revue américaine LIFE
seront exposées du 17 octobre au 14 novembre 1952
AUX SERVICES AMÉRICAINS D'INFORMATION
41, FAUBOURG-SAINT-HONORÉ
tous les jours, de 9 heures à 18 heures
ENTRÉE LIBRE

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront votre confort à bord de votre bateau.

a) La toilette porcelaine s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison.

b) Le Kid (w.-c. de format réduit), offrant tous les avantages des grands.

La même maison construit tous autres accessoires, tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.

Éts Cl. BONNET ET FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

EN ETES-VOUS CAPABLE ?

ETES-VOUS capable, madame, de faire honneur à votre mari par votre conversation lorsque vous recevez à dîner ses amis ou ses relations d'affaires ?

Etes-vous capable, mademoiselle, de ne pas décevoir votre fiancé quand il vous interrogera sur vos goûts en art, littérature, musique ou théâtre ?

Êtes-vous capable, monsieur, de parler d'autre chose en société que de votre métier et de prendre part avec aisance à une conversation, quel qu'en soit le sujet ?

Mais ne désespérez pas ! Dans quelques mois, si vous le voulez, l'étonnante méthode de « formation accélérée » aura fait de vous une personne agréablement cultivée et captivante. Passionnante brochure gratuite N° 1167 sur simple demande à : INSTITUT CULTUREL FRANÇAIS, 6, rue Léon-Cogniet, Paris (17e). (Joindre deux timbres pour frais.)

UNE MACHINE A CALCULER

POUR 3.300 francs et garantie trois ans, la machine à calculer ADDIATOR vous rendra les mêmes services, vous assurera la même sécurité de fonctionnement qu'une grosse machine au prix prohibitif. Machine simple et sûre, ADDIATOR effectue les quatre opérations et permet de faire avec rapidité les calculs les plus importants et les plus divers.

Demandez la notice technique B 1 à l'usine; 114, rue Malbec, Bordeaux.

UNE DOCUMENTATION UNIQUE SUR LE SALON

L'*Automobile*, dans son numéro spécial, dévoile les 19 nouveautés marquantes et, en exclusivité, tous les détails sur la « Vedette 53 » à moteur « climatisé ».

Les 5.000 caractéristiques complètes des 214 voitures du parc mondial.

L'histoire des 300 marques de l'industrie automobile française.

Deux exclusivités sur la « Mercédès » et la « Pegaso » 53.

500 photos 104 pages.

Prix : 150 francs. En vente partout, à défaut à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e).

CHAUFFAGE TRANSPORTABLE... ...PLUS DE CHEMINÉES

EN effet, ALADDIN met à votre disposition ses appareils de chauffage au gaz de pétrole fonctionnant sans *conduit d'évacuation* et présentant des avantages inégalés :

— Aucun frais de pose.

— Un combustible facile à se procurer et à emmagasiner.

— Mise en marche instantanée.

— Ni odeur, ni fumée, ni émanations nocives.

— Transport aisé d'une pièce à l'autre.

— Sécurité absolue.

ET QUELLE ÉCONOMIE !

... DEUX APPAREILS, le radiateur et le calorifère.

DEUX RÉUSSITES !

Catalogues, références et procès-verbaux du Laboratoire d'essais du Conservatoire des Arts et Métiers gratuits sur demande à : INDUSTRIES ALADDIN S. A., 149 *bis*, boulevard Ney, Paris (18e). Téléphone: MAR. 59-53, 86-50, 98-97.

L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE ont besoin de collaborateurs qualifiés

ÉTUDES ET CARRIÈRES, l'école par correspondance spécialisée dans l'enseignement commercial, juridique et financier, vous présentera avec succès aux préparations suivantes :

— C. A. P. commerciaux ;
— Capacité en droit ;
— Dipl. de la Chamb. de Com. Brit.;
— Ex. prélim. d'expert-comptable.

En outre, pour vous former à la vie des *affaires*, pour améliorer votre *situation*, pour accéder aux postes de *direction* de l'industrie, du commerce et des administrations, suivez notre cours de formation des cadres, sous la haute direction de MM. les Professeurs de l'E. S. S. E. C.

Demandez notice détaillée, AR. 621.
ÉTUDES ET CARRIÈRES,
70, rue Michel-Ange, Paris-16e.

SURDITÉ VAINCUE

RETOUR d'audition normale. Plus de bourdonnements avec Micro-Tympan du docteur Reichmann, invisible, SANS FILE NI FIL ; limité : fr. 8.000.

GRATUIT ; notice et attestations contrôlables : ROUFFET & Cie (Ser. XL), 23, rue Saint-Michel, Menton (A.-M.).

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Une sonate nouveau-née

UNE sonate pour violon et piano d'Henri Dillon a bénéficié d'une première audition par les ondes. Marie-Thérèse Ibos et Babet Léonet l'ont présentée avec toute leur ferveur, tout leur talent. Il s'agit d'une partition âpre, aux sonorités vigoureuses, et qu'il n'est pas permis de juger au premier abord, un peu revêche. C'est l'œuvre d'un musicien en pleine possession de son métier, qui aime mieux écrire des compositions agressives plutôt que sensibles, afin de ne pas risquer des réminiscences. Sa sonate accuse ainsi une certaine originalité.

W.-L. LANDOWSKI.

Un nouveau succès de la bougie Marchal. Celles qui équipent les voitures des explorateurs semblent fournir aux indigènes de précieux gris-gris.

LA COUPE VITTELLOISE 1952

SUR le très beau parcours du golf de Saint-Germain, aimablement mis à la disposition de La Vittelloise par le comité, s'est disputée par très beau temps, le vendredi 10 octobre, la finale de la coupe de golf d'été La Vittelloise, à laquelle participaient plus de trente joueurs.

Les coupes furent remises aux vainqueurs, très applaudis, au cours d'un petit cocktail intime.

Classement de l'épreuve (catégorie dames : 1re Mme Zimmern (Chamonix) ; 2e Mme Gajan (Pornic).

Catégorie messieurs : 1er M. Baud (Biarritz) ; 2e M. Barioz (Antibes-Golf-Club).

Vous pouvez faire poser IMMÉDIATEMENT par votre garagiste la

suspension GREGOIRE

à flexibilité variable sur 4 CV. RENAULT et sur TRACTION AVANT

*

Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Paris XVIIe. Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIERES (Seine) Grésillons 40-70

ATL 352

LA PROTECTION DE VOTRE VOITURE

LES vols de voitures deviennent moins fréquents. Il est permis de penser que le montage sur un nombre de plus en plus important de véhicules de l'antivol Neiman n'est pas étranger à cette diminution. Neiman a pu faire récemment constater par huissier que, entre le 1er janvier 1945 et le 31 août 1952, 1.577.429 antivols ont été fabriqués et livrés. Il convient d'y ajouter un nombre important de voitures allemandes circulant en France et équipées par l'usine Neiman en Allemagne. Ce succès s'explique par les avantages de l'antivol Neiman. Il est le seul antivol de direction automatique. Il ne nécessite aucune manœuvre spéciale du conducteur pour se mettre à l'abri du vol. Il permet la manœuvre dans les garages, l'allumage coupé, la clé emportée. Il est le seul blindé par un boîtier en acier à l'abri de toute effraction. Il a mille deux cent quatre-vingt-dix variations de serrures. Il est le seul adopté en série par les principaux constructeurs français et étrangers, et dont le montage ait été étudié pendant vingt ans pour toutes les voitures. Enfin il est couvert par de multiples brevets et seul permet une ristourne de 20 % sur la prime vol par toutes les compagnies d'assurances.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

MEUDON-ISSY

Bel hôtel particulier. Confort moderne. Vue sur tout Paris et Seine. Situation unique. Splendide affaire. 14.000 m². Prix : 52 millions. NEVEU, 19, rue Saint-Saëns. SUF. 54-48.

PÉPINIÈRES DE TOURAINE

R. PINGUET

St SYMPHORIEN
(Indre et Loire)

ARBRES SÉLECTIONNÉS
TOUS ARBRES FRUITIERS, FORESTIERS, D'ORNEMENT, ROSIERS
Catalogue sur demande

Songez dès maintenant à vos Plantations

Les arbres du Jardin de la France

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB1 N° 1	AB1 N° 2	AB1 N° 3	AB1 N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB1 N° 1	AB1 N° 2	AB1 N° 3	AB1 N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

NOV 10 1952

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★